

Contes et légendes des sorcières

Lamarche,Léo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LÉO
LAMARCHE
ALBAN
MARILLEAU

CONTES ET LÉGENDES DES SORCIÈRES



Le chasseur



La Baba Yaga



Mélusine



 Nathan

Léo Lamarche

CONTES ET LÉGENDES DES SORCIÈRES

Contes et Légendes de tous pays

Illustrations d'Alban Marilleau

Éditions : NATHAN

ISBN : 978-2-09-251272-2

Pour Camille
A.M.



I

Une marâtre diabolique

UN JOUR D'HIVER où les flocons tombaient du ciel comme du duvet, une reine cousait à sa fenêtre, perdue dans des songes agréables car elle attendait un heureux événement. À tant rêver, elle se piqua le doigt et trois gouttes de sang rouge étoilèrent la neige. C'était si beau à voir, ces gouttes vermillon sur le tapis blanc, encadré par le bois des fenêtres, que la reine s'exclama :

— Oh ! puissé-je avoir une enfant au teint aussi blanc que la neige, aux lèvres aussi rouges que ce sang, aux cheveux aussi noirs que l'ébène !

Son cœur était pur et son vœu s'exauça.

Huit mois plus tard, la reine accoucha d'une enfant merveilleuse, au teint aussi blanc que la neige, aux lèvres aussi rouges que le sang, aux cheveux aussi noirs que l'ébène. À voir ce poupon si joli, la joie, aussitôt, remplit tous les cœurs. Mais la jeune mère n'eut pas le temps de s'en réjouir, car elle mourut en couches. On la pleura, on l'enterra et la petite, qu'on baptisa Blancheneige, fut placée en nourrice.

Un an plus tard, le roi se remaria. Celle qu'il avait choisie était une femme d'une beauté éblouissante. Ses cheveux roux lui descendaient jusqu'à la taille et ses yeux verts brillaient d'un éclat fort étrange. Fièr et hautain, la nouvelle reine ne pouvait supporter qu'on la surpassât en beauté.

On la disait aussi sorcière car, chaque jour, elle aimait à se contempler dans un miroir magique qu'elle interrogeait sans répit :

— *Petit miroir, petit miroir chéri,*

Quelle est la plus belle de tout le pays ?

Et le miroir lui répondait :

— *Ô ma Reine, votre teint de lys fait de vous la plus belle !*

Et la reine était satisfaite, car son miroir ne savait pas mentir.

Or, Blancheneige grandissait en grâce et en beauté. À sept ans, cette enfant rayonnait et surpassait déjà sa belle-mère en attraits. Un matin que la reine interrogeait, comme toujours, son miroir, celui-ci

répondit :

— *Ô ma Reine, votre teint de lys fait de vous la plus belle ici,
Mais Blancheneige est mille fois plus jolie !*

Verte de jalousie, la reine courut voir Blancheneige chez sa nourrice et, lorsqu'elle l'aperçut, son cœur se retourna, de haine, dans sa poitrine car le miroir avait raison : Blancheneige était une délicieuse enfant et promettait de devenir la plus belle des jeunes filles.

Dès lors, la marâtre n'eut plus de repos, ni de jour, ni de nuit. Elle devait se débarrasser de cette rivale.

Après avoir bien réfléchi, la reine fit venir un chasseur et lui ordonna d'un ton sans réplique :

— Emmène cette maudite enfant au plus profond des bois. Arrivé là, tue-la. Tu me rapporteras son cœur, en gage de ta bonne foi.

Le chasseur obéit, emmena la petite. Mais, lorsqu'il fut dans la forêt, qu'il tira son poignard et voulut percer le cœur innocent de Blancheneige, la fillette se mit à pleurer et, en joignant les mains, le supplia :

— Mon bon chasseur, laisse-moi la vie, je m'enfuirai dans la forêt et ne reviendrai plus jamais !

Troublé, ému, l'homme suspendit son geste, puis il finit par dire :

— Va-t'en donc, cours, ma belle enfant !

Il pouvait la laisser aller : les bêtes sauvages auraient tôt fait de la dévorer, et lui se sentait soulagé à l'idée de n'avoir pas à la tuer lui-même.

À la marâtre qui l'attendait, le chasseur rapporta le cœur palpitant d'une jeune biche qu'elle fit cuire et dévora de grand appétit, croyant manger le cœur de Blancheneige. Puis, satisfaite de sa cruauté, la reine recommença à s'admirer.

Après s'être échappée, Blancheneige courut aussi longtemps que ses jambes purent la porter. À la tombée du jour, elle aperçut une petite maison où elle voulut entrer se reposer.

Dans la chaumière, tout était minuscule, comme dans une maison de poupée. Et mignon, avec ça ! Propre et si bien rangé !

La table était dressée. Blancheneige, qui était épuisée, mangea un peu dans chacune des sept minuscules assiettes, but une gorgée de vin dans chacun des sept petits verres et s'endormit dans l'un des sept petits lits, dressés juste à côté.

À la nuit, les maîtres du logis rentrèrent : c'étaient sept nains qui travaillaient dans les montagnes, creusant et piochant pour en extraire le minerai.

Tout de suite, ils s'aperçurent que quelque chose clochait.

— Mais qui donc s'est assis sur ma petite chaise ? demanda le

premier.

— Mais qui donc a mangé dans ma petite assiette ? s'écria le deuxième.

— Qui a bu dans mon petit verre ? s'étonna le troisième.

— Qui a pris de mon petit pain ? interrogea le quatrième.

— Qui a piqué avec ma petite fourchette ? protesta le cinquième.

— Qui a coupé avec mon petit couteau ? s'indigna le sixième.

— Qui donc est endormi dans mon tout petit lit ? dit le dernier.

Et tous de s'assembler autour de la couche en poussant des cris de surprise ; les sept petites chandelles qu'ils tenaient à la main éclairaient les traits de Blancheneige assoupie.

— Oh Dieu ! Que cette enfant est belle ! s'exclamèrent en chœur sept voix flûtées.

Les nains attendirent son réveil, émus et ravis, sans se lasser de la contempler.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux et leur raconta son histoire, les sept nains, tout attendris, lui proposèrent :

— Si tu veux t'occuper du ménage, faire la cuisine, la lessive, du tricot, tu peux rester chez nous, tu ne manqueras de rien.

— Oui, répondit Blancheneige, j'accepte de tout mon cœur !

Et elle resta chez eux, pour tenir la maison en ordre, préparer le repas, et accueillir le soir, à leur retour, les braves petits gaillards. Et, comme elle devait demeurer seule tout le jour, les nains lui avaient conseillé la prudence :

— Prends garde à ta belle-mère, c'est une sorcière et elle saura bientôt que tu es ici. Surtout, n'ouvre à personne !

Quant à la reine, persuadée de la mort de Blancheneige, elle n'interrogea son miroir que quelque temps plus tard.

— *Petit miroir, petit miroir chéri,*

Quelle est la plus belle de tout le pays ?

Alors, le miroir répondit :

— *Ô ma Reine, votre teint de lys fait de vous la plus belle ici.*

Mais Blancheneige, chez les sept nains au-delà des montagnes,

Est mille fois plus jolie !

Le dépit, le courroux envahirent la méchante. Ainsi, le chasseur l'avait bien trompée, et sa belle-fille était toujours en vie ! Elle se creusa l'esprit pour trouver un moyen de la tuer. Tant qu'elle ne serait pas la plus belle, elle n'aurait plus aucun repos, elle le savait.

Enfin, la reine eut une idée. Elle passa dans sa chambre secrète pour choisir l'arme de son futur crime parmi les potions et objets enchantés ; puis elle dissimula ses cheveux roux sous un fichu de laine, s'habilla comme une pauvre femme et se rendit chez les sept nains par-delà les montagnes.

Elle chemina d'un pas alerte. Arrivée à la porte de la maisonnée, elle frappa et cria :

— Belle marchandise à vendre ! À vendre !

Blancheneige passa sa tête par la fenêtre et demanda :

— Ma bonne femme, qu'avez-vous donc à vendre ?

— Des lacets de toutes les couleurs !

Et elle en sortit un, multicolore.

— Oh ! Qu'il est donc joli ! s'écria la jeune fille, séduite.

Blancheneige se dit qu'elle pouvait bien la laisser entrer un instant, car elle n'avait rien d'inquiétant, cette brave femme, au contraire. Elle tira le verrou et fit l'emplette du joli lacet. Mais, dès qu'il fut autour de sa taille, Blancheneige perdit le souffle et tomba comme morte.

— Cette fois, tu n'es plus la plus belle ! s'exclama la sorcière avant de tourner les talons.

Le soir venu, lorsque les sept nains rentrèrent, ils furent pris de frayeur à voir leur chère Blancheneige évanouie, presque sans vie. L'un d'eux eut l'idée de couper le lacet, et voici qu'elle se ranima, petit à petit.

Lorsque les nains apprirent ce qui s'était passé, ils dirent :

— Assurément, la mercièrre était ta belle-mère ! Reste sur tes gardes, ne laisse entrer personne quand nous ne sommes pas auprès de toi !

Et Blancheneige promit.

De son côté, sitôt rentrée, la reine alla devant son miroir et lui demanda :

— *Petit miroir, petit miroir chéri,*

Quelle est la plus belle de tout le pays ?

Et le miroir lui répondit :

— *Ô ma Reine, votre teint de lys fait de vous la plus belle ici.*

Mais Blancheneige, chez les sept nains au-delà des montagnes,

Est mille fois plus jolie !

La reine crut étouffer de rage. Ainsi, Blancheneige était toujours en vie !

— Malédiction ! dit-elle. Je vais bien finir par trouver le moyen de te tuer !

Alors, dans la chambre aux rideaux tirés, la reine sortit de ses armoires une pincée de poudre d'acanthé, trois gouttes de sang de corbeau et deux graines d'Hellébore pilées pour fabriquer un peigne empoisonné.

« Une bonne chose de faite ! » se dit-elle quand elle eut terminé.

Puis elle se farda le visage et se déguisa en une vieille femme ; elle saisit son panier, se remit en chemin en direction des montagnes, chemina, chemina, se retrouva devant la porte des sept nains, frappa et cria d'une voix chevrotante :

— Bonne marchandise à vendre ! À vendre !

Blancheneige, devenue prudente, passa la tête par la fenêtre et dit :

— Continuez votre chemin, je ne peux laisser entrer personne !

— Tu as bien le droit de regarder, quand même ! protesta la vieille.

Vois ce que je t'apporte !

Elle sortit du panier le peigne empoisonné, le tint dans la lumière où il brilla de mille éclats. Il plut tant à l'enfant qu'elle se laissa tenter et ouvrit la porte.

Elle prit l'objet des mains de la vieille et partit se coiffer devant le minuscule miroir. À peine le peigne eut-il pris place dans ses cheveux que la belle enfant tomba sans connaissance.

— Et maintenant, c'en est fait de toi ! dit la sorcière, avant de partir à grands pas pour retourner chez elle.

Par bonheur, les nains rentrèrent tôt ce soir-là. Quand ils trouvèrent Blancheneige, ils soupçonnèrent aussitôt la marâtre, cherchèrent et virent le peigne empoisonné. Il leur suffit de l'ôter : Blancheneige revint à elle et raconta ce qui lui était arrivé. Alors, les nains lui conseillèrent une fois de plus de n'ouvrir la porte à personne. Et Blancheneige leur promit d'être plus vigilante.

Pendant ce temps, dans la chambre bien close, la reine interrogeait son cher miroir :

— *Petit miroir, petit miroir chéri,*

Quelle est la plus belle de tout le pays ?

Et le miroir lui dit :

— *Ô ma Reine, votre teint de lys fait de vous la plus belle ici.*

Mais Blancheneige, chez les sept nains au-delà des montagnes,

Est mille fois plus jolie !

La reine crut mourir de fureur. Toute tremblante de colère frénétique, elle hurla :

— Cette fille doit mourir, dût-il m'en coûter la vie !

Puis elle remplit son grand chaudron, attisa la flamme et, sous le regard de son chat noir, fit bouillir une potion diabolique avant de ressortir de la chambre secrète, une pomme à la main. Une pomme un peu spéciale, car quiconque en mangeait mourait empoisonné. La marâtre se déguisa en vieille, encore plus chevrotante, encore plus tremblotante que la précédente et reprit le chemin des montagnes. Elle chemina, chemina, jusqu'à arriver à la porte des sept nains où elle frappa. Blancheneige passa la tête par la fenêtre et dit :

— Je ne dois laisser entrer personne, on me l'a interdit.

— Tant pis, ma belle enfant, répondit la reine de sa très vieille voix, je vais aller vendre mes pommes ailleurs. Tiens, pour le dérangement, je t'en donne une.

— Je ne dois rien accepter non plus ! répliqua la jeune fille.

— Même si nous partageons ? Regarde, je la coupe en deux, je te donne la joue rouge et je prends l'autre joue, la jaune.

La pomme faisait grande envie à Blancheneige et, quand elle vit l'ancêtre en manger, elle n'hésita plus, croqua et tomba morte.

— Cette fois, ma belle, les nains ne pourront pas te réveiller ! ricana la sorcière avant de s'enfuir à toutes jambes, laissant là sa canne.

Une fois au château, la méchante femme courut à son miroir :

— *Petit miroir, petit miroir chéri,*

Quelle est la plus belle de tout le pays ?

Et le miroir lui répondit :

— *Ô ma Reine, votre teint de lys fait de vous la plus belle !*

La reine sourit enfin. Elle pouvait donc reprendre son apparence, comme si de rien n'était.

Lorsque les nains rentrèrent, le soir venu, ils trouvèrent Blancheneige sans un souffle de vie. Consternation ! Lamentations ! Plaintes et soupirs !

Puis ils virent la canne dans un coin et comprirent.

Ils s'affolèrent, ils s'activèrent. Mais ils eurent beau la délayer, la peigner, la laver, tout fut inutile, la chère enfant était bel et bien morte.

Les regrets et les larmes se succédèrent. Durant trois jours, les braves nains la pleurèrent sans se résoudre à l'enterrer tant elle restait jolie, car même la mort ne pouvait l'altérer. Enfin, ils eurent l'idée d'un cercueil de verre, où ils couchèrent leur belle amie avant de la porter sur la montagne, pour la veiller. Le plus âgé marchait devant, tenant une torche ; les autres portaient leur bien triste fardeau sur leurs épaules. Il faisait froid, la pluie tombait. Le ciel aussi semblait pleurer Blancheneige...

Chemin faisant, les nains croisèrent le jeune prince du royaume voisin, qui s'était égaré dans la forêt. Lorsqu'il vit, à travers les parois du cercueil, une jeune fille au teint aussi blanc que la neige, aux lèvres aussi rouges que le sang, aux cheveux aussi noirs que l'ébène, il leur demanda tout surpris :

— Mais quelle est donc cette belle enfant ?

— Oh, c'est une longue histoire ! lui répondirent les nains. Sachez que vous voyez ici la pauvre victime d'une sorcière malfaisante.

Ravi, ébloui puis conquis, le prince ne pouvait détacher les yeux de la belle. Jamais il n'avait vu une telle beauté.

— Laissez-moi ce cercueil ! s'écria le jeune homme. Oh, je vous en prie ! Je ne puis déjà plus vivre sans elle ! Je vous promets que je la vénérerai comme ce que j'ai de plus cher !

Ainsi parla le prince. Il dit encore bien d'autres choses, tellement

attendrissantes que les bons nains eurent pitié de lui et de son amour, et lui confièrent le cercueil.

Le prince ordonna à ses gardes de l'emporter sur leurs épaules. Ce qu'ils firent. Le cortège repartit, escorté par les nains, en direction du royaume voisin. Mais voici que, sur le sentier pierreux, les gardes trébuchèrent, le cercueil oscilla et tomba, roula par terre, le couvercle sauta. Et le morceau de pomme sortit de la gorge de Blancheneige. La jeune princesse se réveilla et se dressa dans son cercueil aux parois transparentes.

— Ah Dieu, où suis-je ? demanda-t-elle.

— Tu es avec moi ! répondit le prince.

Il se pencha vers elle et la prit dans ses bras :

— Ô ma beauté céleste ! Je t'aime plus que tout au monde. Viens. Viens avec moi au royaume de mon père et tu seras ma femme.

Avant de lui répondre, la jeune fille se fit raconter toute l'histoire par les nains, puis, considérant que le prince était agréable, tout fringant et galant ; qu'il avait l'air bien tendre aussi, elle accepta de le suivre. À condition, bien sûr, que les nains puissent venir. Ce qui lui fut accordé sans délai.

Et comme les nouvelles vont très vite, une foule délirante accueillit le prince et sa promise au château du bon roi.

Déjà on s'apprêtait à célébrer leurs noces.

La marâtre se trouva invitée à la fête que donnait son voisin en l'honneur de son fils. Elle farda donc son teint de lys, souligna ses lèvres de rouge, releva en chignon ses cheveux roux et revêtit ses plus beaux atours. Puis elle se rendit devant son miroir et lui dit :

— *Petit miroir, petit miroir chéri,*

Quelle est la plus belle aujourd'hui ?

Elle souriait d'avance du plaisir de l'entendre. Le miroir répondit :

— *Ô ma Reine, vous êtes bien la plus belle ici.*

Mais la jeune reine est mille fois plus jolie.

La marâtre trembla de tous ses membres. Les petites dents de la folie grignotaient ses entrailles, elle s'égarait, elle divaguait... Quand elle reprit enfin ses esprits, ce fut pour courir s'enfermer dans sa chambre secrète.

Elle refusa d'abord d'aller à la noce, mais la curiosité la tenaillait, et il lui fallut bien aller voir celle qui la défiait impunément.

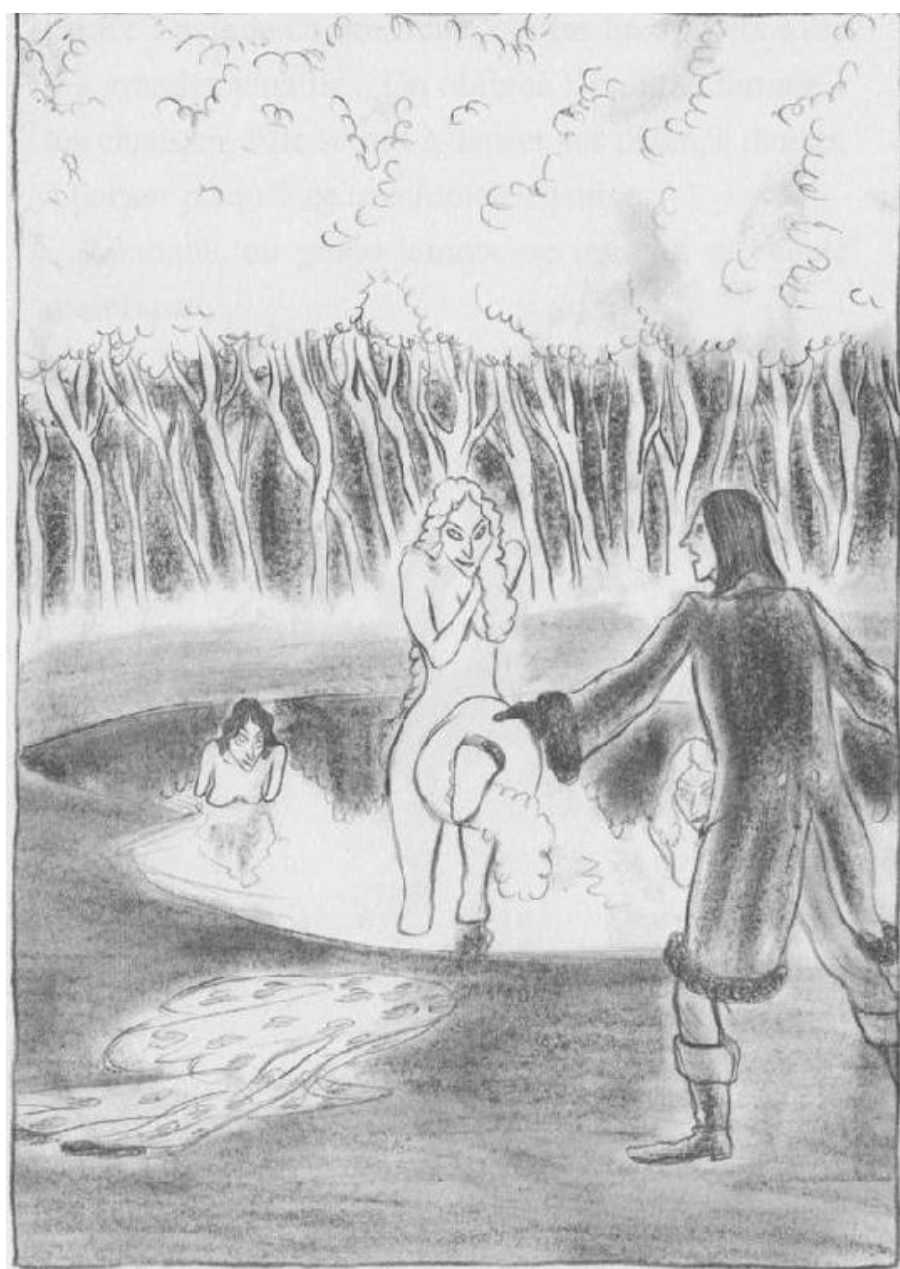
En entrant dans l'église, elle reconnut aussitôt sa belle-fille, qu'elle avait pourtant laissée pour morte. Une Blancheneige rayonnante, triomphante, qui venait de dire « oui » à son beau fiancé.

Alors, son visage s'empourpra, ses veines gonflèrent, son cœur s'emballa de colère et d'effroi. Elle restait là, tremblante de rage tandis

que le piège se refermait sur elle : déjà on avait fait chauffer les brodequins de fer sur les charbons ardents. Le jeune prince fit signe au bourreau, qui les lui apporta avec ses grandes tenailles. On obligea l'indigne femme à les chausser. Elle se mit à danser sur place, à danser, à danser jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Personne, au grand jamais, ne regretta sa beauté maléfique...





II

La Légende de Mélusine

AUTREFOIS, DANS LE POITOU, s'étendaient de vastes forêts où le jeune Raymondin avait pris l'habitude de chasser avec ses compagnons, ses chiens, ses valets et ses gardes.

Un matin qu'il était aux trousses d'un sanglier blessé, Raymondin, laissant derrière lui le reste de la troupe, partit seul au triple galop ; il chevaucha des heures et des heures mais, à la nuit tombée, il finit par perdre l'animal qui disparut au plus profond des bois. C'est là que Raymondin s'aperçut qu'il était bel et bien égaré : il ne reconnaissait aucun de ces chemins qui ne menaient nulle part. Alors, après avoir longtemps cherché, il finit par abandonner les rênes à son cheval qui erra sous la lune. À l'aube, la bête allait toujours, lorsque son cavalier entendit, sous les arbres d'un bosquet, des rires joyeux vers lesquels il se dirigea pour demander sa route.

Il parvint à une source où trois dames se baignaient. En l'entendant arriver, la plus jeune sortit du bassin. Elle déploya son corps magnifique et revêtit la robe de brocart qui l'attendait dans l'herbe. Puis elle s'approcha du cheval et le prit par la bride pour l'arrêter :

— Où allez-vous donc, seigneur chevalier ? demanda-t-elle d'une voix si mélodieuse que le jeune homme se sentit chavirer devant tant de douceur et de beauté.

Il ne sut que balbutier :

— Je... je suis... Raymondin, le neveu du seigneur Gontrand. Je... Je chassais dans cette forêt et...

— Et vous vous êtes perdu, acheva la dame en souriant.

Raymondin lui fit signe que oui, oubliant d'en dire davantage, oubliant tout, fasciné par les longs cheveux blonds de la damoiselle, ses grands yeux couleur de forêt, son corps souple et parfait. Et l'amour, un amour éperdu, lui embrasa le cœur.

La belle reprit :

— Ne craignez rien, Seigneur, je vais vous indiquer le bon chemin...

Oh non, il ne voulait pas la quitter, pas comme ça !

— Puis-je... puis-je connaître votre nom ? osa-t-il demander.

— Mélusine, répondit-elle en souriant. On me nomme Mélusine de Lusignan. Ma famille, très ancienne, est maudite. Un affreux sortilège s'attache à nous et, malgré nos pouvoirs magiques, personne ne veut nous prendre pour épouses, mes sœurs et moi.

Sans plus réfléchir, Raymondin mit pied à terre, s'inclina devant la jeune fille et lui dit :

— Si c'est le hasard qui m'a conduit jusqu'ici, alors c'est un heureux hasard ! Sachez, demoiselle de Lusignan, que jamais je n'ai vu d'aussi belle créature que vous. Permettez-moi de mettre à vos pieds tout ce que je possède, car je ne désire plus qu'une chose au monde, vous épouser. Je n'ai que faire des malédictions, moi, je vous aime. Si vous me refusez, sachez que seule la mort pourra me délivrer de ce merveilleux amour que j'éprouve pour vous.

— Il n'est pas question de mourir ! répondit Mélusine en riant. Vous êtes jeune et aimable, vous semblez vaillant, noble et...

Elle rougit brusquement.

— Je vous épouserai bien volontiers, mais... il y a une condition.

— Quelle qu'elle soit, je vous l'accorde ! s'écria Raymondin, ébloui de bonheur.

— Sachez que le sort m'oblige à me retirer, chaque vendredi, dans un lieu solitaire. Si, un jour, vous perciez mon secret, je serais perdue pour vous. Jurez-moi donc que ces soirs-là, vous ne chercherez ni à me voir, ni à savoir ce que je fais. À cette condition, je vous épouserai.

— Sur mon honneur de chevalier, répondit gravement Raymondin, je vous jure, ma Dame, que jamais je ne violerai votre secret.

Alors, Mélusine frappa dans ses mains et des servantes surgirent des sous-bois avec un cheval richement harnaché. Une escorte d'écuyers accompagna Mélusine et son fiancé jusqu'au château du seigneur Gontrand, où il avait été décidé que le couple habiterait.

Les noces furent célébrées aussitôt avec faste. À peine le chapelain eut-il posé les questions rituelles, à peine la coupe fut-elle bue, le banquet terminé que les jeunes époux allèrent se coucher. Jamais on n'avait vu un tel bonheur unir deux jeunes êtres si beaux et si parfaits. Le pays tout entier s'en réjouit. La fête dura quatre jours et trois nuits.

Mais tout le monde n'était pas aussi heureux. Raymondin avait un frère ombrageux et jaloux qui, au premier regard, prit sa belle-sœur en grippe. Il se mit aussitôt à harceler le jeune marié.

— Qui est cette Mélusine, exactement ? Où sont ses parents ? D'où vient cette richesse qu'elle étale ? demandait-il sans cesse. Elle est trop belle et trop parfaite... Méfiez-vous, très cher frère... Il doit y avoir quelque sorcellerie là-dessous !

Raymondin haussait les épaules et jamais il ne lui répondit, car il tenait à sa parole plus qu'à sa vie.

Les deux époux connurent des années de bonheur. Grâce aux merveilleux dons de Mélusine, les richesses, les honneurs affluaient. Raymondin devint un seigneur puissant, respecté, qui chérissait tendrement son épouse. De cette union naquirent plusieurs enfants. Cependant chacun d'eux présentait une particularité qui intrigua fort leur père. L'aîné, Thibaud, avait un corps vigoureux, mais un étrange visage, court et large. Le second, Antoine, un beau garçon bien fait de sa personne, portait sur la joue gauche une tache en forme de patte de lion avec des griffes tranchantes. Le troisième, Fromont, avait les oreilles toutes poilues. Le quatrième, incroyablement grand pour son âge, avait un œil rouge et l'autre vert. Lorsque Mélusine accoucha de son cinquième enfant, qui avait la peau recouverte de minuscules écailles, Raymondin, plus que troublé, s'en ouvrit à son frère.

— Pas étonnant, quand on a épousé une sorcière ! ricana le jaloux. Ce genre de choses peut fort bien arriver !

Raymondin porta aussitôt la main à son épée.

— Prenez garde à ce que vous dites ! Mélusine est une créature de Dieu, pas du diable !

— Alors, mon frère, siffla l'autre méchamment, permettez-moi de vous demander ce qu'elle fait, chaque nuit de vendredi, enfermée dans la tour de votre propre château ?

— C'est le secret de Mélusine, répondit Raymondin, un secret inviolable...

— Eh bien sachez, mon frère, reprit le traître, que votre Mélusine participe au sabbat⁽¹⁾ et reçoit Lucifer en personne ! C'est lui, le père de vos enfants, ne cherchez pas plus avant !

— Je vous interdis de parler ainsi de ma femme !

L'autre ne se laissa pas démonter et reprit :

— Quel est donc ce secret honteux sur lequel vous fermez les yeux, sot que vous êtes ?

— J'ai donné ma parole ! s'exclama Raymondin.

— Ah oui ? Alors continuez à ne rien savoir, mais ne vous étonnez plus que vos marmots aient quelque chose du diable...

Raymondin, tout à son amour pour sa belle épouse, n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle. Un affreux doute pénétra dans son âme et y fit rapidement son chemin. S'il y avait quelque chose de vrai dans les dires de son frère ? Si sa femme... Non, Mélusine ne pouvait s'être dissimulée à lui de la sorte... ! Elle l'aimait trop pour vouloir le trahir ! Et pourtant... Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle faisait là-haut, toute seule, ces nuits où il lui était interdit de la voir...

Troublé, désespéré, Raymondin se mit à errer, du vendredi soir à l'aube du samedi, dans le grand escalier de la tour. Fidèle à sa promesse, il n'essayait pas de voir sa belle épouse. Il guettait, furetait, attendait, passait, repassait devant la porte de la grande salle et petit à

petit son merveilleux amour laissait place à une folle jalousie. Que manigançait-elle ? Que lui cachait-elle ?

Jusqu'au soir où, à travers les murs, il crut entendre des bruits étranges suivis d'un petit cri qui ne semblait appartenir ni à l'homme, ni à l'animal. Et des clapotis d'eau, aussi...

N'y tenant plus, il s'approcha à pas de loup de la porte de chêne. Il tira son épée et, avec la pointe, il tourna jusqu'à ce qu'il y ait percé un petit trou. Il y colla son œil... mais se recula aussitôt en poussant un grand cri.

Dans un large bassin de marbre, Mélusine se baignait, ses grands yeux verts mi-clos et ses cheveux épars. Jusqu'au nombril, elle avait l'apparence d'une femme, mais son corps se prolongeait par une énorme queue de serpent avec laquelle elle battait l'eau, qui giclait jusqu'à la voûte de la salle. Deux grandes ailes noires étaient repliées dans son dos.

— Trahison ! J'ai épousé une créature du diable ! hurla-t-il avec effroi.

Au cri de Raymondin répondit celui de Mélusine :

— Que faites-vous de notre amour ? Et que faites-vous de la parole donnée ? lui lança-t-elle d'une voix désespérée.

Mais déjà Raymondin avait enfoncé la porte et considérait son désastre. C'était là son épouse et c'était là son secret ! Mélusine était bien une créature du démon !

Aveuglé par une folle colère, il se mit à crier :

— Que maudit soit le jour où je vous ai donné ma parole !

— Que maudit soit le jour où je l'ai acceptée, répondit Mélusine. Grâce à mes pouvoirs, je vous ai servi, protégé, enrichi, et voilà que vous trahissez votre foi de chevalier !

— Sorcière ! hurla Raymondin, au comble de la colère.

— Non, je ne suis pas une sorcière. Je suis juste l'infortunée victime du sort qui pèse sur ma famille... Mais vous, vous êtes un parjure et vous vous en repentirez !

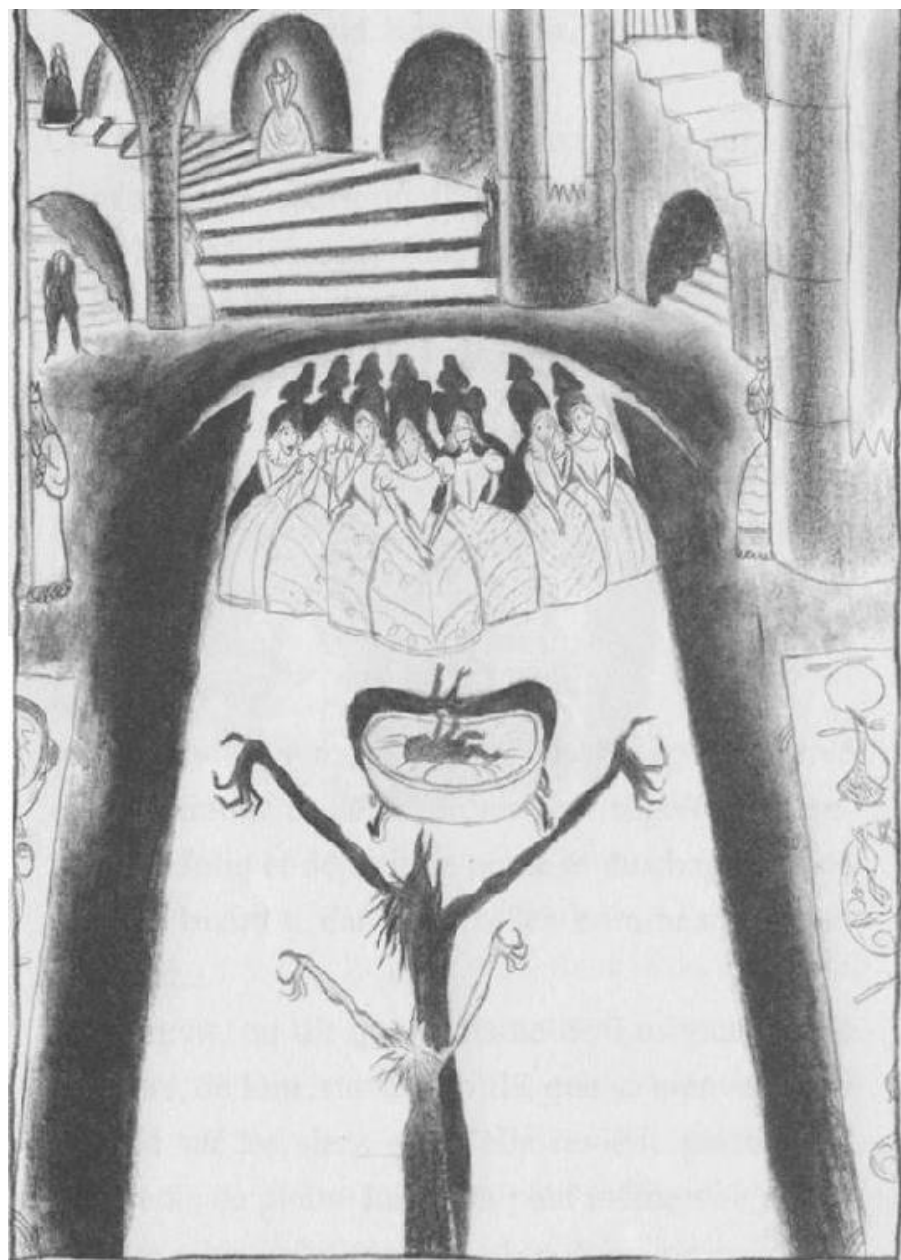
À ces mots, déployant ses ailes, Mélusine s'envola par la fenêtre ouverte en poussant un grand cri qu'on entendit jusqu'aux villages voisins. En levant les yeux vers le ciel, les paysans virent son long corps serpenter dans les airs, faire trois fois le tour du château et disparaître dans les premières lueurs de l'aube.

Le pauvre Raymondin, privé de son épouse, privé de son amour et de sa protection, regretta amèrement sa folie et dépérit de honte et de chagrin. Il en mourut bientôt, car parfois les hommes meurent d'amour...

Pourtant, on dit que la dame de Lusignan veille toujours, de loin, sur sa famille, que sa bienveillance s'étend sur les siens et qu'elle revient, parfois, les vendredis de pleine lune. On peut même voir sa silhouette

ailée rôder autour de son domaine...





III

La Belle, la Sorcière et l'Ogresse

IL Y A LONGTEMPS, dans un lointain royaume, s'étendait une vaste forêt entourée de haies et d'épines, qui se tenaient aussi solidement que si elles avaient eu des mains. On la disait impénétrable. De courageux jeunes gens avaient bien tenté d'y aller, pour voir quel était ce château dont les tours dépassaient des arbres, mais aucun d'entre eux n'avait réussi et certains avaient même péri, prisonniers des ronciers : la forêt gardait donc son mystère et l'on ne s'en approchait qu'avec crainte, car on la pensait enchantée.

Au bout de longues, longues, longues années, le fils d'un roi qui chassait de ce côté-là demanda ce qu'étaient cette girouette et ces murs crénelés qui dépassaient des arbres.

Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler. Les uns disaient qu'il s'agissait des ruines d'un ancien château où des esprits avaient élu domicile, d'autres que les sorcières de la contrée y faisaient leur sabbat. D'autres encore racontaient qu'un ogre y demeurait, que lui seul savait pénétrer les taillis touffus et qu'il dévorait tout ce qui passait à sa portée.

Le prince ne savait qu'en penser, lorsqu'il croisa un vieux bûcheron qui lui parla ainsi :

— Mon prince, c'est là une bien vieille histoire. Je la tiens de mon père qui la tenait de mon grand-père, qui peut-être la tenait lui-même de son père. Toujours est-il qu'il y a de très nombreuses années vivait là un roi bienveillant qui n'avait pas d'enfant. Il s'en désolait fort, mais pas autant que la jeune reine qui multipliait les prières, les vœux et les pèlerinages. En vain. C'était, chaque fois, la même attente et la même déception...

Enfin, la reine eut un espoir et accoucha, quelques mois plus tard, d'une petite fille. On fit un splendide baptême à l'enfant et on lui choisit pour marraines toutes les sages-femmes(2) de la région, afin qu'elles lui fassent don de toutes les perfections. Elles étaient au

nombre de sept. Du moins, c'est ce qu'on pensait, car il y en avait bien une huitième, une acariâtre, une malfaisante, plus vieille que vieille, si vieille qu'on ne l'invita pas, croyant qu'elle était morte depuis longtemps.

La fête fut splendide. Au sortir du repas, les sages-femmes s'assemblèrent autour du berceau et commencèrent leurs sortilèges. La première donna à l'enfant la beauté, la seconde la grâce et la troisième l'intelligence. Ensuite vinrent la sagesse et la modestie, l'art de chanter et de danser, tout ce qui fait une princesse accomplie.

La septième des sages-femmes s'appêtait à parler, mais elle en fut empêchée. Une vieille échevelée, voûtée, parcheminée, fit irruption dans la salle du festin. Elle semblait en proie à une grande colère et, au bout de son nez, une verrue tremblotait, ses trois poils hérissés. C'était, hélas, celle qu'on avait oubliée, une créature aigre, revêche, teigneuse, réputée pour sa méchanceté. Un grand silence se fit tandis que la sorcière, furieuse, prononçait ces paroles :

— À quinze ans, l'enfant se piquera à un fuseau et en mourra !

Puis elle sortit, branlante et vacillante, sans adresser la parole à personne.

Tout le monde fut consterné. Le roi et la reine, désespérés, pleuraient à chaudes larmes et toute la cour partageait leurs alarmes.

Alors, la dernière des sages-femmes s'avança.

— Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra pas. Je n'ai pas assez de pouvoirs pour annuler ce sort, mais je peux l'adoucir : la princesse se piquera la main d'un fuseau, puis elle tombera dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller.

Le père fit aussitôt publier un édit interdisant à quiconque de filer au fuseau ou d'en avoir chez soi, sous peine de mort. Il fut obéi et il crut avoir préservé sa fille chérie du malheur.

Cependant, la princesse grandit. Comme les sages-femmes l'avaient prédit, elle possédait toute la beauté de la lumière, toute la grâce du monde. Avec cela, elle était si modeste, si intelligente et aimable qu'en la voyant, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Le jour de ses quinze ans, le roi et la reine s'absentèrent, la princesse resta seule au château. Elle se promena partout, visita salles et chambres à son gré et arriva enfin devant un donjon oublié. Elle gravit un escalier en colimaçon, trouva une porte qui n'était pas fermée à clé. Elle la poussa et vit, dans une petite pièce sombre, une ancienne toute cassée qui filait sa quenouille.

— Que faites-vous là, ma bonne femme ? lui demanda la jeune fille.

— Je file, ma belle enfant, je file ! répondit la vieille de sa voix chevrotante.

— Que c'est joli ! Comment faites-vous ?

Elle lui prit le fuseau et voulut filer à son tour. Alors, la malédiction s'accomplit. La jeune fille se piqua et tomba évanouie, en proie à un profond sommeil. Et ce sommeil se propagea à tout le château. Les gentilshommes de la cour s'endormirent, comme les chevaux dans l'écurie, les chiens devant l'étable, les pigeons sur le toit et les mouches sur les murs. Le feu lui-même s'éteignit dans l'âtre, le rôti cessa de rissoler et le cuisinier, qui s'appêtait à tirer le marmiton par les oreilles, le lâcha et se mit à ronfler. Tout comme la servante, qui plumait une volaille.

Dans le quart d'heure, il crût autour du parc une si grande quantité d'arbres, de taillis et de ronces entrelacés que plus personne ne pouvait y passer. C'est cette forêt que vous voyez, mon prince, elle protège le sommeil de la Belle jusqu'à l'arrivée de son fiancé...

À ce discours, le jeune homme se sentit tout en feu et, poussé par la curiosité, il résolut de voir sur-le-champ ce qu'il en était.

— Il me faut y aller ! dit-il. Il me faut voir la Belle au bois dormant !

Le bon vieillard eut beau le mettre en garde, le vaillant prince ne voulut rien entendre et partit, seul, dans la forêt magique.

Or, les cent ans étaient justement écoulés et le jour était arrivé où la Belle qui dormait devait se réveiller. Quand le prince approcha des épines, elles s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer et se refermèrent derrière lui. Il avança sans grande difficulté jusqu'au château.

Dans l'écurie et devant l'étable, il trouva les chevaux et les chiens endormis, les pigeons avaient caché leur tête sous leur aile. Dans les cuisines, le maître queux s'appêtait toujours à tirer les oreilles du marmiton qui lui aussi dormait, tout comme la servante, occupée à plumer une poule noire. Alors, le prince s'enhardit, avança jusqu'à la salle du trône où toute la cour dormait. Plus loin encore, le prince trouva la porte du donjon et monta jusqu'à la mansarde où la Belle s'était endormie, allongée sur un lit. En la voyant si lumineuse dans sa grâce de dormeuse, si divine dans ses vieux atours, le prince approcha en tremblant d'étonnement et mit un genou devant elle. Alors, les cent ans étant écoulés, la Belle ouvrit les yeux, le regarda et murmura :

— C'est vous, mon prince ? Oh, que vous vous êtes fait attendre !

Charmé par ces paroles, le jeune homme lui baisa la main. Et tout le château s'éveilla : les chevaux et les chiens s'ébrouèrent, les pigeons roucoulèrent, les mouches se remirent à marcher sur les murs, le feu dans la cuisine reprit, flamba et fit cuire le rôti, le cuisinier tira les oreilles du marmot tandis que la servante finissait de plumer le poulet.

Le prince aida la Belle à se lever et le souper leur fut servi dans la grande salle. Au sortir du repas, l'aumônier les maria dans la chapelle et la dame d'honneur referma sur eux la porte de la chambre. Les jeunes époux ne dormirent pas longtemps cette nuit-là, la princesse

n'en avait nul besoin. Mais au matin, ils durent se séparer. Le prince s'en retourna à la ville, de peur que son père ne s'inquiète.

Une fois revenu chez lui, le prince raconta qu'il s'était perdu dans les bois et qu'il avait dormi dans la hutte d'un charbonnier. Le roi le crut, mais pas la reine, qui flaira tout de suite quelque amourette et se mit dès lors à l'observer : son fils unique partait tous les jours à la chasse sans ramener de gibier et passait bien des nuits dehors. Elle tenta alors de le questionner. Ce fut peine perdue : le prince gardait jalousement son secret, car sa mère était une étrange créature et il ne voulait courir aucun risque. C'était la fille d'un ogre d'un royaume lointain que le roi avait épousée pour ses biens. Ses cheveux de nuit la couvraient tout entière. On disait que ses grands yeux noirs regardaient à travers les êtres, on affirmait qu'elle pouvait sentir la chair fraîche à cent lieues à la ronde. On soutenait qu'elle avait un appétit si féroce qu'en voyant passer des marmousets, garçonnets et fillettes, elle avait toutes les peines du monde à ne pas se jeter sur eux.

Dans les deux ans qui suivirent, la Belle donna le jour à deux enfants, une petite fille que l'on nomma Aurore et un garçon que l'on appela Jour, car il était encore plus gracieux que sa sœur.

Lorsque son père mourut, le jeune prince fut couronné roi et déclara publiquement son mariage. Il alla chercher sa famille, auprès de laquelle il vécut quelque temps à la cour.

Mais il prenait grand soin de surveiller sa mère qui hantait les couloirs du château d'un air hagard et affamé. Quand elle passait devant la chambre du couple, ou celle des petits, elle poussait parfois de sourds gémissements. Le reste du temps, elle cachait soigneusement son jeu et attendait son heure...

Peu après, une guerre se déclara aux frontières du royaume et le jeune roi dut laisser là sa famille. Il ne s'éloigna qu'à regret, tourmenté d'inquiétude.

À peine fut-il parti que la reine envoya sa belle-fille et ses petits-enfants dans une maison de campagne isolée, car elle nourrissait pour eux de sombres projets. Elle les y rejoignit bientôt et, le soir même de son arrivée, elle fit venir son maître d'hôtel et lui dit :

— La petite Aurore est à point, grassouillette, rondelette, potelée à ravir. Je la mangerai au déjeuner. Tu me l'accommoderas à la sauce Grand Veneur.

— Ah ! Madame ! s'exclama l'homme, effaré.

— Il suffit ! Tu m'obéis, il y va de ta vie !

Comme il est dangereux de contrarier une ogresse, l'homme prit son grand couteau et monta à la chambre d'Aurore. La petite, qui le reconnut, lui sauta aussitôt au cou et lui réclama des bonbons ; le brave maître d'hôtel lâcha alors son arme, des larmes plein les yeux.

Et jamais il ne put accomplir son projet. Alors, il emporta l'enfant chez lui, la confia à sa femme et partit à l'étable où il prit un agneau et fit une si bonne sauce que l'ogresse s'en lécha les doigts.

— Vraiment, je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon ! Tout à l'heure, tu me serviras au souper le petit Jour, si charnu, si dodu, si replet que c'en est un plaisir ; tu l'accommoderas à la même sauce, elle est si délicieuse...

L'homme ne répliqua pas, résolu de tromper la terrible femme une nouvelle fois.

Il partit et trouva le petit garçon au milieu de ses jeux, le conduisit près de sa sœur, cuisina à sa place un chevreau et régala l'ogresse de sa chair tendre.

— Fort bien ! dit-elle. Demain, je mangerai la mère à la même sauce que ses enfants ! Qui sait, cela peut faire un plat intéressant...

Alors, le brave homme se désespéra.

La Belle avait plus de vingt ans, sans compter les cent ans passés à dormir et sa peau devait être un peu dure. Il ne voyait pas d'animal pour la remplacer et résolut, pour sauver sa propre vie, de l'égorger. Il entra, le couteau à la main, dans la chambre de la jeune femme et lui dit, avec respect, l'ordre qu'il avait reçu de sa belle-mère.

— Faites votre devoir, lui répondit-elle doucement. Ainsi, j'irai rejoindre mes enfants, mes pauvres enfants qui me manquent tant !

Le bonhomme, tout ému, lâcha aussitôt son poignard et emmena la Belle avec lui jusqu'à sa maisonnette au fond de la basse-cour. Quelle joie fut celle de la jeune mère à retrouver Aurore et Jour ! Et comme ils s'embrassèrent !

À la place de la Belle, l'homme sacrifia une biche que l'ogresse dévora avec autant de plaisir que si ça avait été la jeune reine. Puis, satisfaite de ce repas, l'affreuse femme se prépara à dire à son fils que des loups avaient décimé sa famille au hasard d'une promenade dans les bois.

Mais un soir où l'ogresse rôdait autour des étables, elle flaira la chair fraîche et entendit des voix, s'approcha de la maisonnette du maître d'hôtel, tendit l'oreille et entendit le petit Jour, qui pleurait une bêtise, sa mère qui le grondait et sa sœur qui plaidait sa cause.

Et elle qui pensait les avoir mangés !

Furieuse d'avoir été trompée, l'ogresse commanda qu'on apporte une cuve au milieu de la cour qu'elle fit remplir de serpents, de crapauds, de vipères pour y jeter la Belle et ses enfants, le maître d'hôtel, sa femme et leur servante. On lui amena les prisonniers, les mains liées dans le dos, et déjà le bourreau s'apprêtait à remplir son office, lorsqu'un grand bruit se fit entendre. Le roi, que l'on n'attendait pas si tôt, pénétra dans la cour à cheval et demanda ce qu'on y faisait. Personne n'osa lui répondre. Alors, l'ogresse, enragée du retour

imprévu de son fils, se jeta la tête la première dans la cuve et périt lamentablement.

Le jeune roi la pleura, c'était quand même sa mère, mais il s'en consola bien vite, avec sa femme et ses enfants. Tous quatre vécurent désormais un bonheur sans nuage...





IV

Viviane et L'Enchanteur ensorcelé

IL Y A BIEN LONGTEMPS naquit en Bretagne un enfant laid, tout contrefait et si poilu qu'on l'accusa d'être le fils du diable. Était-ce vrai ? Sans doute, car dès qu'il eut ouvert les yeux, le nourrisson sut parler et même raisonner, au grand étonnement de ses proches. Si bien qu'on lui donna le doux nom de Merlin, en souvenir des pépiements du merle. Un peu plus tard, on se rendit compte que le garçonnet était né avec le don de connaître le passé, le présent, l'avenir et qu'il parvenait même à saisir les pensées secrètes ! Tandis qu'il grandissait, ses talents se multiplièrent, il sut bientôt changer d'apparence comme bon lui semblait, faire couler des sources claires au beau milieu des pierres arides et fertiliser les déserts. Il pouvait également faire le mal, mais comme sa mère était très croyante, Merlin mit ses pouvoirs au service du bien et du juste. Puis le jeune enchanteur rencontra un enfant étonnant qui s'appelait Arthur. Il avait tant de qualités que Merlin l'aida plus tard à conquérir le trône de Bretagne. Il lui conseilla également de recruter des chevaliers pieux et loyaux, qui s'assemblèrent autour d'une table ronde avant de se lancer dans toutes les aventures.

Ainsi, en plus de ses pouvoirs, Merlin devint l'ami, le confident, le conseiller d'Arthur, ce qui était pour lui, parfois, une lourde tâche, car les temps étaient difficiles, de grands dangers menaçaient le royaume. Alors, l'enchanteur quittait secrètement la cour sous l'apparence d'un valet ou d'un écuyer pour gagner la forêt de Brocéliande, située non loin de Camelot, où Arthur résidait.

Merlin aimait se promener au milieu de ces bois aux arbres séculaires dont il connaissait les moindres secrets. Ainsi savait-il qu'au nord s'élevait le château de Comper où vivait le seigneur Dyonas, dont la marraine était la déesse Diane. Sans doute savait-il aussi qu'était née là Viviane, la fille unique, la fille chérie de Dyonas, à qui Diane avait donné toute la grâce et tous les attraits qu'on peut attendre

d'une jeune fille, ainsi qu'une grande attirance pour les sciences occultes. Le Bien des magiciennes l'attirait aussi fort que le Mal des sorcières et, entre Dieu et diable, elle hésitait encore... sans comprendre qui elle était.

Quoi qu'il en soit, en ces moments-là, Merlin, accablé de soucis et de responsabilités, ne se préoccupait guère des femmes.

C'était un clair matin d'avril où les oiseaux saluaient l'arrivée du printemps. Les violettes redressaient leurs corolles sucrées parmi les mousses ; anémones et primevères égayaient la forêt. L'enchanteur s'était retiré près d'une source vive qu'on appelait la fontaine de Barenton, et méditait à la marche du monde. Arthur venait d'épouser la reine Guenièvre, mais déjà des complots menaçaient le jeune couple. De plus, l'enchanteur sentait planer un sombre nuage au-dessus de sa tête et, malgré ses immenses pouvoirs, il ne pouvait savoir précisément ce que c'était... Si bien que ce jour-là, les beautés de la nature le laissaient parfaitement indifférent et qu'il regardait l'eau jaillissante en remuant des pensées inquiètes. Lorsque, soudain, un bruit le détourna de ses méditations.

D'abord, Merlin ne vit qu'une forme blanche qui progressait entre les arbres, une silhouette imprécise dont les pas effleuraient le sol. Était-ce une fée ? Une nymphe des bois ? Une simple mortelle ? Comme les fées, elle rayonnait. Comme les nymphes, elle était fine, douce, blonde et d'une beauté stupéfiante. Comme une simple mortelle, elle avait ce sourire merveilleux qui touche le cœur des hommes. Elle approcha à pas menus ; son corps souple et gracieux dansait comme un jeune roseau sous le vent.

Aussitôt, Merlin se sentit subjugué et pour lui plaire, il prit l'apparence d'un jeune homme aussi beau que l'amour, des boucles d'or roulant sur ses épaules. Lorsque la demoiselle arriva à sa hauteur, elle le salua courtoisement. L'enchanteur enchanté ne sut que lui répondre : son cœur venait de succomber, ses mots ne trouvaient plus le chemin de sa bouche. La jeune fille rit de son silence, lui demanda ce qu'il faisait ici.

— Je pensais... je pensais à vous, répondit-il, tout troublé.

— Et que faites-vous, lorsque vous ne pensez pas à moi ? répliqua-t-elle d'un ton espiègle.

— Je tâche de connaître l'avenir, de tirer des leçons du passé.

— C'est une occupation bien austère, pour un si jeune homme ! lui dit-elle.

— Ne vous fiez pas aux apparences, lui répondit l'enchanteur qui avait repris un peu de ses esprits. Comment vous nommez-vous ?

— Viviane. Et vous ?

— Merlin, pour vous servir, ma demoiselle.

— Et qui êtes-vous, au juste ? demanda la jeune fille.

— Vous allez le savoir...

Aussitôt, il reprit sa forme véritable, celle d'un homme fier et farouche. Il tomba aux genoux de l'exquise jeune fille.

— Noble Viviane, me voici tout entier à votre service. Sachez que je vous aime et qu'il en sera fait selon vos moindres désirs...

Viviane rougit, baissa les yeux :

— Mais je ne vous connais pas et déjà vous parlez d'amour.

— Eh bien, faisons connaissance ! répondit Merlin en riant.

Il lui tendit la main, pour qu'elle y pose la sienne, ils entamèrent tous deux une promenade sous les hautes futaies. Le ciel était limpide, le soleil rayonnait. Ils bavardaient et ils riaient. En chemin, l'enchanteur fit naître sous les pas de sa bien-aimée des tapis de fleurs odorantes. Un peu plus loin, pour la désaltérer, il fit couler entre les pierres une source d'hydromel⁽³⁾. Ils riaient et ils bavardaient, tandis que le jour s'écoulait.

Le soir venu, Viviane, conquise, entourra le cou de Merlin de ses beaux bras blancs et ils échangèrent un long baiser d'amour.

— Je t'apprendrai mille merveilles..., murmura-t-il.

— Je serai la plus assidue des élèves, chuchota Viviane, tout contre ses lèvres.

— Alors, dit Merlin, il te faut une demeure digne de toi ! Regarde !

Aussitôt, il fit surgir du fond des eaux un château de cristal peuplé de chevaliers et de gentes dames ; il y conduisit son amie par la main et la fête commença. Elle dura quatre jours, au bout desquels Merlin se souvint de rentrer à la cour d'Arthur.

De grand matin, il ordonna de seller sa monture.

— Viviane, ma douce amie, hélas, je dois partir, annonça-t-il.

— Quand me reviendras-tu ?

— Au plus vite, mon amour, au plus vite.

— Je t'attendrai, dit-elle.

C'est ce qu'elle fit, sans cesser de penser à lui.

L'enchanteur lui avait appris à danser sur les eaux sans même mouiller l'ourlet de sa robe et à converser avec les oiseaux. Viviane perfectionna ses dons et le temps passa.

Merlin, quant à lui, s'ennuyait à la cour. Au bout de neuf longues semaines, délaissant les rires et les chants, le bruit des joutes, des festins et des fêtes, il s'empressa de retourner en Brocéliande, au château de cristal où l'attendait sa belle amie.

Viviane, en l'apercevant, se jeta à son cou. Il la serra dans ses bras avec tendresse.

— Que ton absence a été longue ! se plaignit-elle doucement.

— Ce fut aussi pénible pour moi, répondit l'enchanteur entre deux

baisers. Mais je suis prisonnier de la parole donnée. Je ne peux abandonner mon roi lorsqu'il a besoin de moi.

— Tu l'aimes donc plus que moi ? demanda Viviane, boudeuse.

— Mais non, mon amour, quelle idée ! Seulement, je lui ai juré fidélité.

Deux jours plus tard, Merlin fut obligé de repartir en hâte car Arthur l'appelait à l'aide. Il priva durant sept longs mois Viviane de sa présence aimée. Puis il revint et repartit encore. À la cour, on s'étonnait bien de ses absences de plus en plus fréquentes, mais l'enchanteur se contentait de sourire lorsqu'on l'interrogeait.

Des mois et des années passèrent, les amoureux se séparaient, et Viviane pleurait en secret. Lorsqu'ils se retrouvaient, ils entamaient ces longues promenades qu'ils affectionnaient. Bientôt, ils se séparaient à nouveau, et le jeune cœur de Viviane se brisait. Mais toujours, il lui revenait.

Durant ces séjours, Merlin apprenait à Viviane ses tours les plus poétiques et ses sortilèges les plus efficaces. Un soir qu'il lui avait longuement parlé du gui et des étranges pouvoirs de ces petites boules translucides, elle interrompit son discours et lui demanda avec impatience comment retenir un homme malgré lui. Elle savait bien qu'il hésiterait à lui répondre, car c'était là l'ultime secret. Elle savait aussi qu'il ne pouvait rien refuser à sa bien-aimée.

— Je te l'enseignerai, lui promit-il, à mon prochain séjour. Même si quelque chose me dit que je ne devrais pas le faire. C'est un charme puissant, tu sais, il peut faire de tout homme ton captif pour l'éternité.

— Aie donc confiance en ma sagesse, lui dit Viviane.

— Ainsi ferai-je.

L'enchanteur tint parole.

Dès son retour, Viviane et lui quittèrent le château de cristal pour contempler le coucher du soleil sur Brocéliande. Ils marchaient enlacés, à petits pas, sous le couvert des arbres. Ils firent une halte à la fontaine et leurs visages se reflétèrent sur l'eau limpide.

Alors, Merlin parla. Il dévoila son dernier sortilège. Il n'avait à présent plus rien à apprendre à la jeune femme qu'elle ne sache déjà. Tandis qu'il parlait, un sombre pressentiment l'accabla ; il repoussa l'avertissement funeste.

Ils se relevèrent ensuite, se dirigèrent main dans la main vers le Val sans Retour. Tout en cheminant, Viviane demanda :

— Ne crains-tu pas que j'use contre toi de ce charme si doux et si redoutable ?

— J'y ai bien songé en effet, mais je suis las de la vie que je mène, de Brocéliande à Camelot, de Camelot à Brocéliande. Et, malgré mes pouvoirs, je ne parviens pas à discerner quelle sera ma destinée...

— Je sais, lui répondit Viviane.

— Je t'aime, reprit Merlin, et rien d'autre ne compte.

— Je t'aime aussi, avoua Viviane, mais l'absence me déchire...

Leurs lèvres s'unirent. Un silence suivit. L'enchanteur ne vit pas les larmes qui mouillaient les yeux de son amoureuse.

— Parlons d'autre chose, dit enfin Merlin. Viens, asseyons-nous sous ce chêne et regardons la course des étoiles.

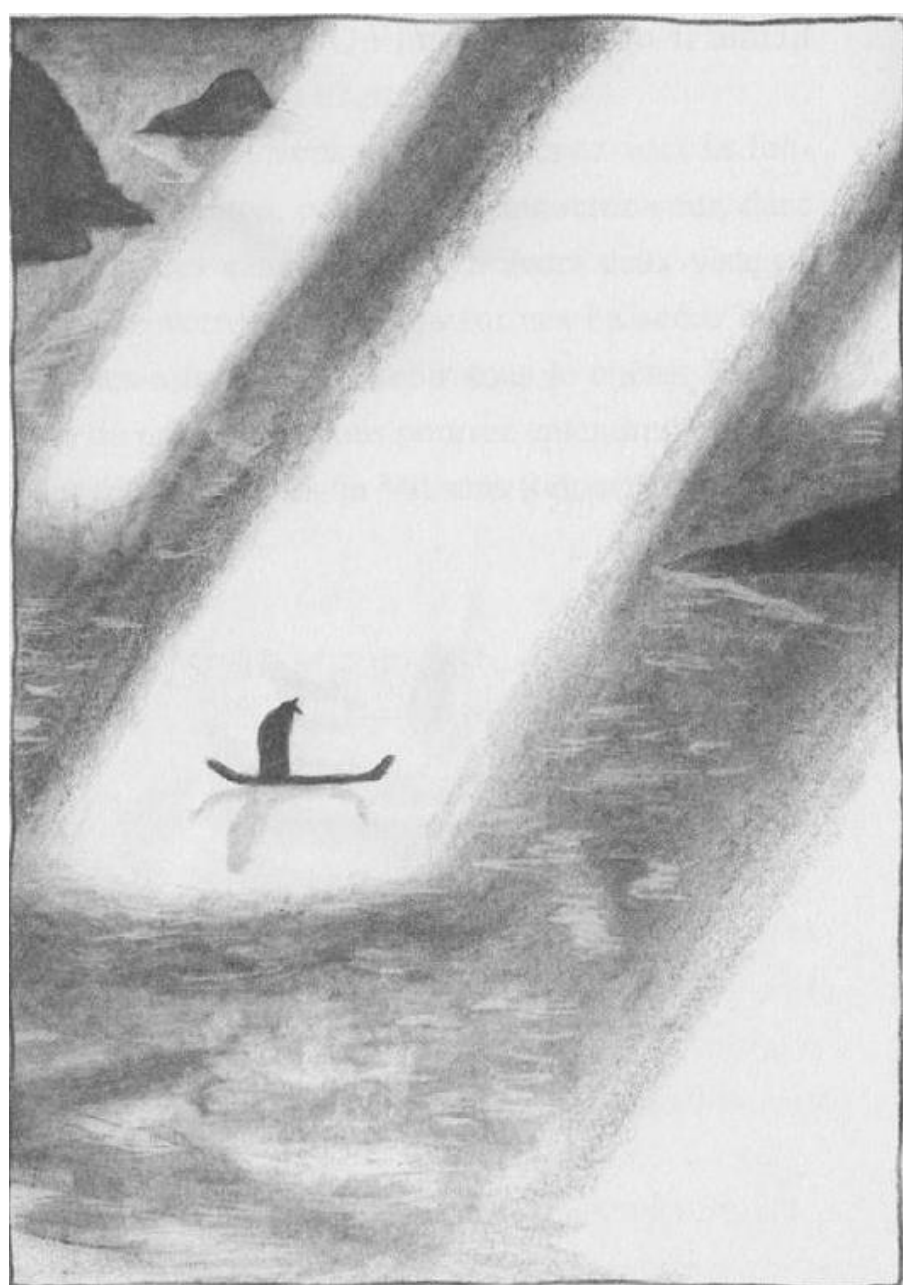
Les deux amants s'assirent et Merlin raconta à Viviane l'influence de Saturne sur les affaires humaines. Ensuite, l'enchanteur, se sentant épuisé, ferma les yeux et s'endormit, la tête posée sur les genoux de la belle magicienne.

Alors, Viviane se leva doucement, traça autour de son amant neuf cercles avec son voile en murmurant neuf fois la formule qu'elle venait d'apprendre. Merlin ne se réveilla pas, emporté loin de là par de doux songes. Ensuite, la jeune femme pénétra dans le cercle magique, leva sa baguette et tout disparut.

Que sont devenus les deux amoureux ? Nul ne le sait. Car personne ne revit Merlin, à jamais prisonnier de son amour. Qu'importe, puisqu'il aimait Viviane plus que sa liberté.

Seulement, si vous vous promenez vers la fontaine de Barenton, peut-être distinguerez-vous, dans le miroir des eaux, le reflet de leurs deux visages. Peut-être verrez-vous leurs formes enlacées errer entre les arbres ou s'asseoir sous le chêne. Par les nuits de printemps, vous pourrez entendre leurs serments d'amour, près du Val sans Retour.





V

La Barque de pierre

SI VOUS FAITES VOILE vers le Grand Nord, vous finirez par arriver sur une île battue par les vents où régnaient autrefois des souverains qui n'avaient qu'un enfant, Sigurd, jeune prince aussi vaillant et noble qu'il était fort.

Lorsque le roi sentit peser sur ses épaules le poids des années écoulées, il prit son fils à part, pour lui parler entre hommes. Avant que la mort ne lui ferme les yeux, il désirait le voir marié, avoir des héritiers et une descendance assurée. Sigurd ne demandait pas mieux, mais il ne savait pas où chercher une épouse. Le roi lui parla de la belle Gullveig, qui vivait dans un lointain royaume. Sa réputation avait traversé les terres et les mers, car elle n'était pas seulement jolie, mais aussi douce, sage et tendre... Voilà l'épouse aimable qu'il fallait au jeune prince.

À ce discours, l'esprit du jeune homme s'enflamma. Sitôt après avoir quitté son père, il prépara son départ, embarqua et fit voile vers le pays de Gullveig.

Le navire brava des tempêtes et les éléments déchaînés, et arriva enfin à bon port. Sigurd partit alors se présenter au roi et demander la main de la princesse. On la lui accorda, à condition qu'il reste le plus longtemps possible auprès de son beau-père pour l'aider à gouverner le pays : le roi, lui, n'en avait plus la force. Sigurd accepta, mais il demanda qu'à la mort de son propre père, il lui fût permis de rentrer chez lui.

Sigurd et Gullveig se marièrent, dans la joie générale, et le jeune prince aida le roi à gouverner grâce à ses conseils avisés.

Les jeunes époux s'aimaient ; c'était un plaisir de les voir l'un avec l'autre. Au bout d'un an, un fils leur fut donné. Ils l'appelèrent Agar. C'était un ravissant bébé qui jamais ne pleurait.

Deux ans ne s'étaient pas encore écoulés, lorsqu'on annonça à Sigurd la mort de son père. Affligé, le jeune prince prépara alors son voyage de retour et partit, emmenant avec lui sa femme et son petit.

Durant plusieurs jours, une brise favorable les poussa. Puis soudain,

au beau milieu de l'océan, la voile tomba. Plus un souffle d'air, il faisait une chaleur infernale et, tandis que l'équipage somnolait, le roi et la reine jouaient sur le pont avec leur enfant. Tous attendaient le retour du vent. Bientôt, Sigurd, que la chaleur incommodait, descendit dans la cale du navire et la jeune femme resta seule sur le pont. Le temps passait, Sigurd dormait, l'enfant jouait.

Soudain, Gullveig aperçut un point noir à l'horizon. Le point noir grossissait rapidement, qu'était-ce donc ? Elle tendit son regard. Peu à peu, elle crut distinguer une barque, d'une forme singulière, qui approchait. Quand l'embarcation fut plus près, elle vit, à son grand étonnement, que cette barque était faite en pierre et que son passager était une passagère, voûtée et décharnée. L'étrange silhouette se précisa, et Gullveig distingua avec effroi une femme laide comme l'enfer, au nez crochu et au regard mauvais, un fort méchant sourire aux lèvres. Une sorcière !

Cette vision était si horrible que Gullveig se sentit, elle aussi, se transformer en pierre : la terreur l'empêchait de bouger ou d'appeler.

La barque accosta, la sorcière sauta sur le pont, s'empara de l'enfant pour le poser sur un rouleau de cordes. Puis elle s'approcha de Gullveig pétrifiée, lui ôta ses vêtements, les revêtit, devenant sur-le-champ une parfaite réplique de la jeune femme.

Recouvrant la reine d'un vieux manteau sale, la sorcière la jeta dans le bateau de pierre et, d'une poussée, renvoya l'embarcation d'où elle était venue en disant :

— Va-t'en donc voir mon frère, dans les entrailles de la terre !

La barque s'éloigna rapidement et disparut, aspirée par un gouffre.

Alors, l'enfant se mit à gémir, à pleurer, à crier, à hurler. La sorcière eut beau faire, elle ne put jamais le calmer. Réveillé par le bruit, Sigurd monta voir ce qui se passait et fut très étonné d'entendre sa femme lui faire de vifs reproches : il l'avait laissée seule, il était parti dormir sans personne pour veiller sur le navire. Sigurd restait stupéfait : jamais Gullveig ne l'avait tancé de la sorte ; mais il était si occupé à calmer le petit Agar qu'il ne s'en préoccupa pas davantage.

L'enfant, quant à lui, restait inconsolable. Sigurd finit par réveiller les marins et leur ordonner de hisser la grand-voile car le vent se levait enfin.

Bientôt le navire arriva en vue du pays de Sigurd. Tout le monde portait le deuil du vieux roi, mais on se réjouit fort de voir l'héritier arriver avec sa famille. On le couronna aussitôt et Sigurd entreprit de ramener le bonheur dans le royaume.

Tout allait pour le mieux, si ce n'est qu'Agar pleurait du matin au soir. Lui qui avait été jusqu'à présent un nourrisson si sage ne cessait de hurler dans les bras de sa mère. Sigurd décida de lui chercher une nourrice et, dès que la brave femme le prit contre son sein, la colère

du petit tomba.

Le temps passa. Et peu à peu, Sigurd en vint à regretter d'avoir épousé sa princesse qui était devenue arrogante, obstinée, capricieuse, en un mot, invivable. La nourrice s'occupait du petit Agar qui pleurait chaque fois que la reine l'approchait.

Il y avait à la cour deux jeunes écuyers passionnés par le jeu de dés. Ils jouaient, des heures durant, dans une chambre à côté des appartements royaux et souvent, ils entendaient parler à haute voix. Une drôle de voix, d'ailleurs, aux accents fort étranges, qui se faisait de plus en plus rauque... et qui les intriguait. Un soir, oubliant tout respect, ils approchèrent l'oreille de la cloison, et voici ce qu'ils entendirent :

— Quand je bâille un peu, je suis femme, quand je bâille à moitié, je suis une demi-sorcière, quand je bâille au grand large, je deviens sorcière de la tête aux pieds !

Étonnés, les jeunes gens guettèrent par un petit trou de la porte et voici ce qu'ils virent :

La reine était debout au milieu de la chambre. Elle commença à bâiller, ses traits se déformèrent, son corps maigrit et se racornit, elle ressemblait à présent à une petite vieille. Puis elle bâilla à demi, ses yeux rouges s'allumèrent, un horrible rictus déforma sa bouche. Quand elle bâilla encore, à s'en décrocher la mâchoire cette fois, ce n'était plus une femme mais une créature répugnante, repoussante, grinçante et grimaçante. Quelle horreur ! Les jeunes gens sentirent leurs cheveux se dresser sur leur crâne !

Sur ce, le plancher de la chambre s'ouvrit et un géant à trois têtes surgit. Il portait un pétrin plein de quartiers de viande. Il le posa devant la sorcière en l'appelant « ma chère sœur ». Aussitôt, la drôlesse se jeta sur la nourriture et entreprit de la dévorer à grand bruit, comme un monstrueux animal. Épouvantés, les pages se sauvèrent sans attendre la suite ni demander leur reste.

Ce soir-là, dans une autre chambre, la nourrice avait allumé la chandelle et tenait l'enfant dans ses bras. Soudain, les lattes du plancher s'écartèrent : un spectre aux longs cheveux surgit, tendit les bras vers le petit et s'évanouit. L'apparition n'avait dit mot ; la nourrice terrifiée n'en souffla rien à personne.

Le lendemain soir, le plancher s'ouvrit comme la veille et la nourrice remarqua que la taille du fantôme était ceinte d'une lourde chaîne. C'était une femme, vêtue de blanc, qui fit trois pas en avant vers l'enfant, tendit les bras et murmura, avec tristesse :

— Deux jours sont passés et un seul demeure.

Elle disparut, comme elle était venue.

Terrorisée, la nourrice décida de se confier au roi.

Elle lui raconta toute l'histoire et ajouta :

— Je pense qu'elle reviendra au crépuscule, car elle a parlé d'un troisième jour.

Étonné, le roi promit à la femme d'être présent, ce soir-là.

À l'heure où le soleil se couche, Sigurd s'assit près du berceau, l'épée au clair. Il n'eut pas besoin d'attendre bien longtemps car le plancher s'ouvrit, la jeune femme apparut, vêtue de blanc, avec la ceinture et la chaîne en fer. Elle s'avança aussitôt vers l'enfant pour l'embrasser. Sigurd, qui avait reconnu son épouse, brisa la chaîne d'un coup d'épée et Gullveig se précipita vers lui.

Avec quelle joie ils s'embrassèrent ! la jeune femme pleurait, le roi la rassurait, la câlinait... mais sans vraiment comprendre ce qui se passait. C'était bien là sa véritable épouse, qu'il tenait dans ses bras. Mais qui était donc l'autre, avec qui il avait vécu jusque-là ?

Au même moment, un effroyable tremblement de terre ébranla le château, la cité, le pays et la terre entière. Puis tout se tut.

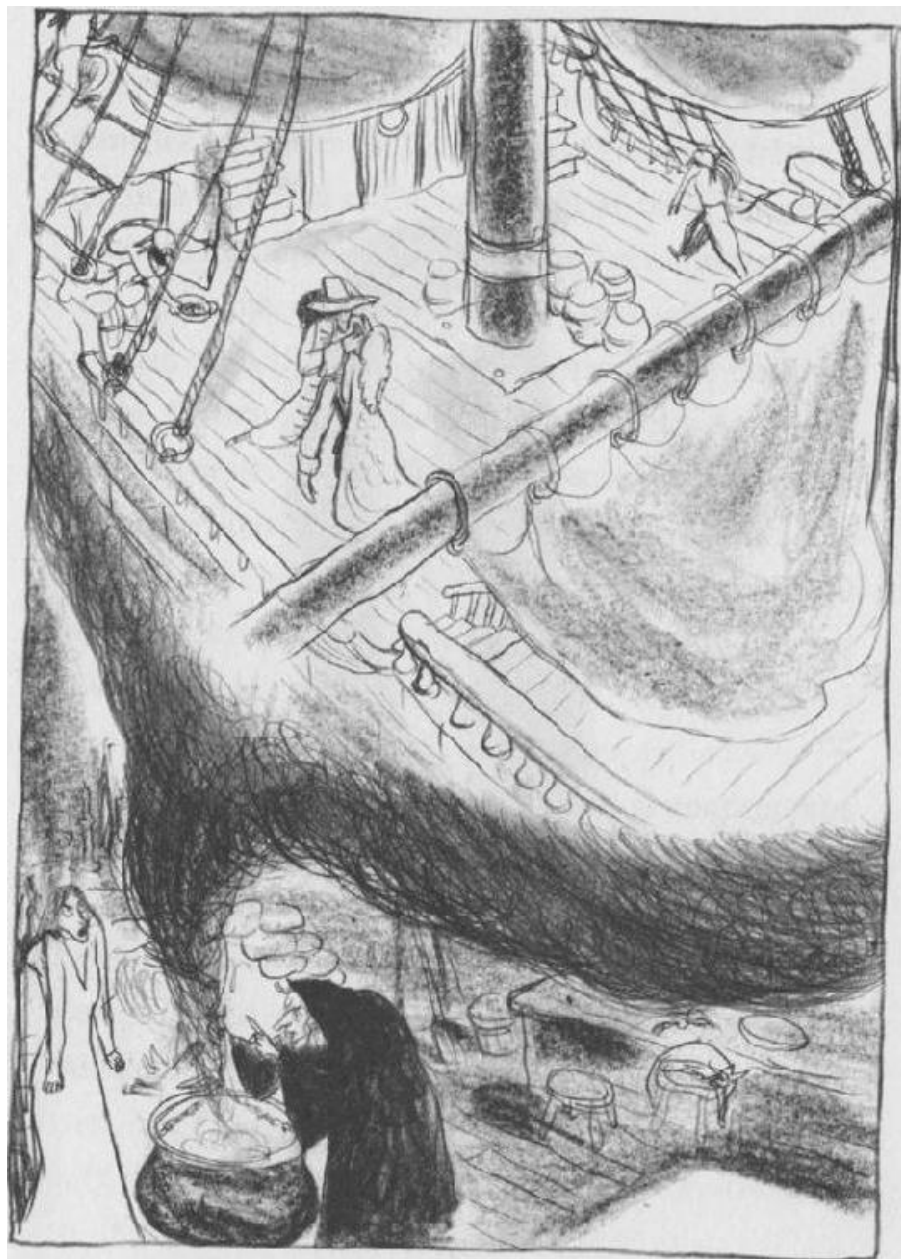
On vint chercher le roi, car il se passait quelque chose d'étrange dans les appartements de la reine. En effet, sitôt Gullveig libérée de sa chaîne, la sorcière avait repris son horrible apparence et s'était tapie dans un coin. Elle grondait et montrait les dents lorsque Sigurd entra dans sa chambre. La colère du roi fut terrible. Il voulut châtier l'immonde créature et la faire enfermer dans un grand sac, lesté d'une pierre, mais il n'en eut pas le loisir.

Quand les gardes approchèrent, elle poussa un cri terrible. Ils firent encore un pas, elle cracha, griffa l'air, puis, avec un long hurlement, elle se précipita par la fenêtre, tomba du haut des remparts et disparut. Plus jamais personne ne la revit.

Gullveig raconta à son roi comment la sorcière l'avait jetée dans la barque de pierre pour l'envoyer dans les entrailles de la terre où régnait son frère, le géant à trois têtes. En la voyant si belle, le géant avait voulu l'épouser, puis l'avait fait enfermer dans une petite pièce noire, car elle s'y refusait. Le temps passant, la belle avait fini par lui promettre de devenir sa femme s'il lui laissait voir le petit Agar trois soirs de suite. Le géant avait accepté, mais fixé à sa taille une lourde ceinture de fer munie d'une longue chaîne attachée à son propre poignet. Il avait dû tomber, lorsque Sigurd l'avait brisée, car la terre avait tremblé.

Sigurd retrouva donc sa femme si tendrement chérie. La reine retrouva le bonheur et l'amour de son roi. La nourrice, comblée de présents et d'honneurs, épousa un puissant guerrier. Quant à Agar, devenu grand, courageux et vaillant, il veilla toujours sur sa mère.





VI

La Sorcière du regret

IL ÉTAIT AUTREFOIS, dans le nord de l'Écosse, là où le ciel est bas et les côtes malmenées par la mer, un pays de genêts et d'ajoncs, de bruyères sèches et de rochers austères. C'est là que vivait Catir Flannagan, une petite vieille voûtée par le poids des années et qui ne demandait rien à personne, car elle n'attendait plus rien de quiconque, à force de solitude.

Nul ne savait son âge, ni d'où elle était venue un beau jour, comme ça, seule et sans famille. Catir habitait une masure à l'écart du village, une chaumine aux rideaux sales. Elle hantait les chemins et les routes de sa démarche boitillante. On la craignait ; les enfants détalaien du plus loin qu'ils apercevaient sa silhouette contrefaite et son fichu mité. D'ailleurs, on disait de Catir les choses les plus étranges... Elle pouvait, paraît-il, faire tomber de la grêle en plein cœur de l'été, ou transformer la plaine en un étang boueux sans qu'il soit tombé une seule goutte. Elle pouvait aussi, disait-on... mais chut, on pourrait nous entendre et il ne fait pas bon parler des sorcières !

Car Catir Flannagan avait le mauvais œil. C'est pourquoi, lorsqu'une vache tombait malade, quand le prêtre partait au chevet d'un mourant, chacun était certain qu'elle y avait mis la main d'une manière ou d'une autre, bave de crapaud ou sang de navet.

Un soir brumeux de février, Catir filait au coin du feu, son corbeau sur l'épaule. Une ombre emmitouflée, surgissant du brouillard, emprunta le chemin caillouteux qui conduisait à sa ferme. C'était une femme à la démarche fière, enveloppée dans une riche houppelande(4). Elle arriva à la porte branlante, resta un instant sur le seuil puis entra. Le corbeau, dérangé dans sa sieste, s'envola et Catir demanda, sans se retourner ni quitter des yeux son ouvrage :

— Que me vaut l'honneur de votre visite, noble dame ?

Catir savait déjà ce que voulait la femme du seigneur d'Aberlour, mais elle la laissa se troubler, bafouiller, s'enferrer avec un petit rire au coin de l'œil.

— Je... je suis venue chercher... de l'aide, bonne mère... je veux, enfin, je voudrais...

— Connaître l'avenir, peut-être ? suggéra la sorcière.

— Oui, avoua la belle dame. Je voudrais voir...

— Que désirez-vous voir ?

— Je veux voir mon seigneur Gordon, mon époux bien-aimé, parti guerroyer loin d'ici. Il paraît qu'il est las de moi, il paraît qu'il en a choisi une autre. Dites-moi si c'est vrai, ma bonne mère, montrez-moi la maîtresse qu'il nous ramène de France pour prendre ma place à Aberlour. Tenez, c'est pour vous si vous m'aidez.

Et elle sortit une bourse aux joues gonflées.

La sorcière entendit le clair tintement des pièces, son œil pétilla, elle branla du chef, s'approcha du foyer en boitillant, remplit d'eau sa grande marmite qu'elle suspendit au-dessus de l'âtre.

La noble dame s'assit et attendit. Catir jeta dans l'eau qui frémissait des huiles aux odeurs suaves, un peu de poudre noire et de l'encens d'église. L'eau se mit à bouillir et la vapeur monta, une vapeur dense qui envahit la pièce. Alors, la sorcière tira son trépied près de la flamme, ferma les yeux en bredouillant des paroles inintelligibles... et bientôt des volutes noires obscurcirent la pièce : une fumée sombre où s'agitaient des ombres... qui, peu à peu, se précisèrent.

La proue d'un majestueux navire se profila ; les marins vaquaient sur le pont sous un soleil ardent, ils suaient et se plaignaient. Un peu plus loin, un seigneur en habits de velours regardait l'horizon, les bras passés autour des épaules d'une jeune femme en robe de brocard et de soie. L'homme prit la main de sa compagne, la baisa doucement et la serra contre son cœur.

À cette vue, la dame hurla :

— C'est eux ! C'était donc vrai ! Ton sortilège me prouve la trahison de mon époux. Oh, par la malemort, puisses-tu chasser le soleil, amasser les nuages, faire lever la tempête, foudroyer ce navire, couler corps et biens ce mari infidèle !

De sa manche, la châtelaine sortit une seconde bourse et la jeta sur les genoux de la vieille femme ; les pièces d'or cascadèrent, roulèrent sur le sol de terre battue.

— Obéis-moi, Catir, et tu en auras d'autres, beaucoup d'autres quand tout sera fait, je te le promets !

La vieille prit le temps de ramasser les pièces une à une, avant de répondre à la dame :

— Ainsi ferai-je, si tel est votre bon plaisir. Mais sachez que jamais vous ne pourrez revenir en arrière.

— Peu importe ! Je veux que cet impudent meure.

— Eh bien, conduisez-moi au donjon d'Aberlour, j'exaucerai votre souhait.

La dame se leva, s'élança hors de la chaumine ; la Catir boitillait sur ses talons. Elles traversèrent le village endormi, passèrent le pont-levis, s'engagèrent dans l'escalier en colimaçon du donjon. La sorcière se hissa péniblement en haut des marches, qui donnaient sur une pièce mansardée au sommet d'une tourelle. Hors d'haleine, elle s'assit et réclama une bassine d'eau. Un serviteur l'apporta aussitôt, sur l'ordre de sa maîtresse qui attendait tout près.

La sorcière saisit un hanap(5), le posa sur l'eau calme de la bassine, fit asseoir la dame à sa place et lui dit :

— Observez bien l'eau et les mouvements de la coupe, ils vous diront ce qui se passe.

À ces mots, Catir redescendit sur le chemin de ronde et là, tournée vers le couchant, elle commença à psalmodier une mélopée si rauque que ses affreux accents auraient donné la chair de poule même au plus téméraire. Cela dura longtemps, longtemps... Et, d'un coup, la sorcière se tut. Au loin, un éclair sillonna le ciel et le tonnerre gronda.

Pendant ce temps, dans la tour, la dame d'Aberlour attendait et observait. Elle vit l'eau se troubler au fond de la bassine et des rides apparaître à la surface. Les rides se firent de plus en plus profondes, le hanap commença à osciller, doucement d'abord puis plus fort, au rythme des vaguelettes qui lui léchaient les flancs. Bientôt, les vagues se firent lames, le frêle esquif dansa une drôle de sarabande, assailli par l'eau noire et glacée. Et, lorsque la bassine commença à bouillonner, la coupe ballottée comme un navire dans la tempête fit mine de chavirer, chavira tout à fait sous l'assaut de la vague suivante, coula au fond de la bassine, et tout s'apaisa comme par enchantement.

La châtelaine retrouva Catir dans la cour.

— Ainsi en est-il fait selon votre désir, déclara la sorcière. Gordon d'Aberlour ne reviendra pas.

La noble dame la regarda, muette et stupéfaite. Sa bouche se tordit et ses yeux s'agrandirent, mais elle ne sut rien dire, tant elle était choquée.

Pendant toute une semaine, elle resta prostrée et égarée. Elle ne parlait que de Catir, qui lui avait tourneboulé l'esprit ; elle ne cessait de prier pour le retour de son époux, même s'il était au bras d'une autre. À ce moment-là, peu lui importait du moment que Gordon revenait.

Et lorsqu'un messenger arriva au château pour lui confirmer que le navire de Gordon d'Aberlour avait sombré dans la tempête, elle se tordit les mains en hurlant.

Alors, folle de douleur, elle envoya ses gardes à la mesure de Catir avec ordre de passer la sorcière par les armes et de brûler son bien. Mais lorsqu'ils enfoncèrent la porte, les soldats ne virent rien. Rien d'autre qu'un corbeau, la tête sous l'aile, et un joli chat noir aux

grands yeux jaunes qui profita de l'ouverture pour filer dans les bois sans demander son reste. Le corbeau s'envola à son tour. Les soudards allumèrent des torches, embrasèrent le chaume, les poutres, les chevrons et bientôt, la mesure brûla. Et derrière eux, les soldats entendirent le miaulement du chat noir, comme un ricanement sinistre.

— *On ne peut revenir en arrière... arrière... rière...*





VII

Mauvaise Rencontre

À L'ORÉE D'UNE SOMBRE FORÊT vivaient un bûcheron, sa femme et leurs enfants : un garçon, le brave Jeannot, et une fillette, la douce Margot. Le bûcheron, qui n'était pas riche, gagnait à peine de quoi subvenir aux besoins de sa famille. Si bien que, lorsque la famine arriva, ce fut même le pain quotidien qui manqua...

Une nuit que le père, accablé de soucis, ne pouvait fermer l'œil, il finit par demander à sa femme :

— Qu'allons-nous devenir ? Et comment nourrir nos pauvres enfants, alors que nous n'avons rien à manger nous-mêmes ?

— Sais-tu quoi, mon homme ? répondit la mère. Demain matin, nous mènerons nos enfants dans la forêt, nous allumerons un feu et nous leur donnerons à chacun un petit bout de pain, puis nous irons à notre ouvrage et nous les abandonnerons là. Bon débarras !

— Non, ma femme, c'est hors de question ! Comment veux-tu que je laisse ainsi mes pauvres petits ?

— Alors, il ne te reste plus qu'à raboter les planches pour nos cercueils : nous allons mourir tous les quatre de faim et de misère !

Sans lui laisser trêve ni repos, la femme insista tant et tant qu'à bout d'arguments, le père consentit.

— Tout de même, le cœur me serre à cette idée ! murmura-t-il, les yeux humides.

Les deux enfants, qui ne pouvaient dormir le ventre vide, avaient tout entendu. Margot fondit en larmes.

— C'en est fini de nous ! sanglotait-elle.

— Ne t'inquiète pas, Margot, et console-toi, j'aurai tôt fait de nous sortir de là ! lui répondit son frère.

Et, quand leurs parents furent endormis, il se leva, ouvrit la porte et se glissa dehors...

À la pointe du jour, la femme s'en alla réveiller les petits, leur donna un bout de pain minuscule en leur recommandant de le manger plus

tard, car ils n'avaient rien d'autre. Margot serra les deux petites tranches sous son tablier, parce que son frère avait mis des cailloux plein ses poches. Et en route pour la forêt !

En chemin, Jeannot n'arrêtait pas de se retourner pour regarder leur chaumière.

— Qu'est-ce que tu as à traîner en arrière ? lui demanda le père.

— C'est mon petit chat blanc que je regarde, répondit le garçon. Il est monté sur le toit et veut me dire adieu.

— Idiot, dit la mère, ce n'est pas ton chat, c'est le soleil levant qui luit sur la cheminée ! Allons, allons, fais donc marcher tes jambes !

Mais Jeannot n'avait pas vu de chat sur le toit. Chaque fois qu'il restait en arrière, il tirait un petit caillou blanc de sa poche et le jetait sur le chemin.

Arrivés dans les bois, le père commanda :

— Maintenant, les enfants, je vais vous allumer un feu, pour que vous n'ayez pas froid. Vous, vous ferez des fagots pendant que nous irons abattre des arbres, un peu plus loin. Nous viendrons vous chercher quand nous aurons fini.

Chacun partit à sa tâche et, sur le coup de midi, Jeannot et Margot dévorèrent leur pain, puis s'étendirent auprès du feu et bientôt s'endormirent. Ils étaient rassurés car ils entendaient, non loin, le bruit de la cognée de leur père. Mais ce n'était qu'une branche d'arbre que l'homme avait attachée de telle sorte que le vent la fît battre çà et là, pour imiter le bruit de la hache.

Quand Jeannot et Margot se réveillèrent, les parents avaient disparu. Ils étaient seuls, il faisait nuit noire et il faisait froid. La petite commença à pleurer en disant :

— Comment allons-nous sortir de la forêt, à présent ? Les loups vont nous dévorer !

— Ne t'inquiète pas, lui répondit son frère, attends seulement que la lune se lève...

Quand la lune fut bien pleine, Jeannot prit la main de sa sœur et suivit les cailloux qui luisaient sur le sol comme autant de louis d'or. Ils marchèrent ainsi toute la nuit et arrivèrent, à la pointe du jour, en vue de leur chaumière. Quelle joie !

Ils frappèrent à la porte ; la mère indigne vint leur ouvrir.

— Méchants enfants ! s'écria l'hypocrite. S'endormir comme ça, au milieu des bois ! Nous pensions que vous ne vouliez plus revenir.

Le père, quant à lui, se réjouit secrètement de ce retour inespéré.

Hélas, au bout de quelques jours, il ne restait au logis qu'un morceau de pain bis, alors la méchante femme recommença à harceler son homme :

— Voilà que tout est encore mangé. Une demi-miche, c'est tout ce qu'il nous reste et après... Il faut au plus vite nous débarrasser de ces

deux drôles. Nous les mènerons cette fois au cœur des bois, pour qu'ils ne reviennent pas.

L'homme se sentit un poids sur la conscience. Il essaya de défendre les deux innocents, mais sa femme ne voulut rien entendre ; elle insista tant et tant qu'il consentit.

Les enfants les avaient entendus, car ils ne dormaient pas. Jeannot se leva pour sortir et remplir à nouveau ses poches de cailloux blancs, mais on avait fermé la porte à clé. Il consola cependant sa jeune sœur en lui disant :

— Ne t'inquiète pas, Margot, tu peux dormir tranquille, Dieu nous aidera encore cette fois !

Au matin, la femme leur donna un bout de pain bis, bien plus petit encore que la fois précédente. Sur le chemin de la forêt, Jeannot l'émietta dans sa poche et s'arrêta de temps à autre pour en jeter une miette.

— Jeannot ! Que fais-tu à rester en arrière ? lui demanda le père.

— C'est mon pigeon blanc que je regarde, dit Jeannot, il s'est perché en haut du toit et veut me dire adieu.

— Idiot, ce n'est pas ton pigeon, dit la femme, c'est le soleil levant qui luit sur la cheminée. Allons, avance !

Ce qui n'empêcha pas Jeannot de jeter toutes les miettes de son pain sur le chemin.

La femme les conduisit au cœur secret des bois, dans un endroit qu'ils n'avaient jamais vu jusque-là. Les parents les laissèrent en leur disant qu'ils allaient revenir. Les enfants ramassèrent ce qu'ils purent de fagots, partagèrent le pain de Margot et finirent par s'endormir devant les flammes. L'après-midi s'écoula et le soir tomba, mais personne ne vint les chercher. Ils se réveillèrent seuls, perdus dans la forêt profonde. Margot se désola, Jeannot la rassura : il n'y avait qu'à attendre que la lune brille et là... Mais quand ils voulurent revenir sur leurs pas, ils ne virent rien du tout : les oiseaux avaient picoré tout le pain que Jeannot avait semé ça et là.

— Ne t'inquiète pas, nous trouverons quand même notre chemin, va ! dit le brave garçon à sa sœur.

Mais ils ne le trouvèrent pas. Durant deux jours et deux nuits, les petits errèrent, épuisés, affamés, jusqu'à ce que leurs jambes ne veuillent plus les porter. Alors, ils se laissèrent tomber au pied d'un vieux pommier et s'endormirent. Au matin, ils repartirent, s'enfonçant de plus en plus loin dans la forêt...

Sur le coup de midi, ils aperçurent un petit merle blanc qui chantait à pleine gorge. Ils s'arrêtèrent alors, pour écouter son chant. Et quand l'oiseau s'envola à tire-d'aile, ils le suivirent jusqu'à une maisonnette, sur le toit de laquelle le merle se posa et reprit ses joyeux pépiements.

Et là... Ô merveille ! Ils se rendirent compte que la maisonnette était

en pain d'épices, couverte d'un toit de gâteau à l'anis. Quant aux portes, elles étaient en sucre candi.

— Quelle bénédiction ! s'écria Jeannot. J'avais si faim... Je vais attaquer un morceau du toit et toi, Margot, tu peux entamer les fenêtres, c'est tout sucré !

Ainsi fut fait : Jeannot cassa un morceau de gâteau et Margot s'attaqua aux fenêtres. Cric, crac, croque ! C'était si bon !

Alors, une voix très douce sortit de la maison :

— *Grignoti, grignotons,*

Qui me grignote ma maison ?

Et les jeunes affamés répondirent tranquillement :

— *C'est le vent, c'est le vent,*

C'est le céleste enfant,

Ils reprirent de plus belle. Jeannot mordit à pleines dents dans une tuile, Margot avait détaché une belle vitre ronde et s'en régala. Cric, crac, croque ! Délicieux, vraiment !

Mais voici que la porte s'ouvrit et qu'une vieille, ridée comme une pomme cuite, sortit en s'appuyant sur sa béquille. Ses yeux luisaient d'un éclat singulier. Les lèvres retroussées sur un grand sourire édenté, elle tendit vers eux une main crochue.

Les enfants, épouvantés, en laissèrent tomber ce qu'ils tenaient et s'apprêtaient à fuir quand l'autre leur demanda en branlant la tête :

— Chers petits, qui vous a donc conduits ici ? Non, non, n'ayez pas peur d'une bonne grand-mère ! Venez, entrez sans crainte, il ne vous arrivera rien de mal !

Elle les prit gentiment par la main, les conduisit à l'intérieur où elle leur servit un somptueux repas : du lait, des crêpes, une omelette au sucre, des pommes et des noix. Les enfants, rassurés, mangèrent et rirent avec elle de leur frayeur passée. Ensuite, elle leur montra deux lits bien douillets. Les petits se crurent au paradis et s'endormirent comme des anges tandis que la vieille femme caressait leurs cheveux en chantonnant une berceuse.

Jeannot et Margot ne se doutaient pas que cette grand-mère si laide était en réalité une terrible sorcière qui se nourrissait de petits enfants. La maisonnette en pain d'épices était là pour les attirer à elle. Une fois en son pouvoir, elle les engraisait et ensuite, elle les tuait et les faisait cuire. Quelle fête pour elle, qui se régala !

Les sorcières ont les yeux rouges et la vue très basse, mais elles ont une espèce de flair. En les sentant arriver à travers bois, elle avait ricané méchamment :

— Ces deux-là ne m'échapperont pas et j'en ferai un bon repas !

Et à présent, en les voyant endormis dans leurs lits, avec leurs joues roses et rondes, elle se chuchota à elle-même :

— Un fameux morceau que j'ai avoir là !

De grand matin, la sorcière empoigna Jeannot de ses mains sèches et le porta dans une petite étable. Clic clac ! fit la clé dans la serrure de la porte grillagée. Jeannot était bel et bien prisonnier.

Sur ce, l'horrible femme vint réveiller Margot :

— Debout, paresseuse ! Puisse de l'eau et fais cuire quelque chose de bon pour ton frère que j'ai mis dans l'étable où il faut qu'il engraisse. Dès qu'il sera assez dodu, je m'en régalerai !

Margot eut beau verser toutes les larmes de son corps, rien n'y fit, jamais elle ne put attendrir la sorcière.

Dès lors, il lui fallut cuisiner pour son frère de bons petits plats tandis qu'elle n'avait que les restes. Et chaque matin, la sorcière se traînait à l'étable et criait :

— Jeannot, Jeannot, passe un doigt au-dehors, que je tâte si tu es assez gras !

À travers le grillage, c'est un petit os que Jeannot lui tendait et l'autre ne comprenait pas pourquoi ce garçon-là n'engraissait pas. Au bout de quatre semaines, comme il paraissait toujours aussi maigre, la vieille se fatigua d'attendre et appela, en sortant de l'étable :

— Holà, Margot, apporte donc de l'eau ! Maigre ou gras, je mangerai Jeannot demain matin !

Oh ! comme la pauvrete pleura, comme elle se désola ! Les larmes ruisselaient sur ses joues, mais rien à faire, l'impitoyable harpie était bien décidée à dévorer son frère !

Dès l'aube, Margot sortit, noyée de larmes, suspendre le chaudron rempli d'eau et attiser la flamme.

La sorcière lui dit :

— Nous allons déjà cuire le pain que j'ai pétri cette nuit. Glisse-toi dedans le four et vois s'il est assez chaud pour enfourner la pâte.

Mais Margot avait bien compris ce que la vieille avait en tête : quand la petite fille serait dans le four, l'autre pousserait la porte, elle attiserait la flamme et la ferait rôtir en guise d'entrée !

Alors, elle répondit :

— Mais je ne sais pas comment faire, moi !

— Petite cruche ! répondit la sorcière, l'ouverture est bien assez grande ! Regarde, je pourrais moi-même y passer !

La vieille sorcière se mit à quatre pattes pour approcher du four et y fourra la tête. Alors, Margot rassembla toutes ses forces et poussa tant et tant que l'autre y entra entièrement, puis elle referma la porte de fer et tira le verrou. Hou ! La sorcière se mit à pousser des cris épouvantables, mais Margot se sauva en la laissant brûler tout entière.

— Jeannot, mon Jeannot, nous sommes sauvés, l'affreuse sorcière est morte !

Alors, Jeannot sortit comme un oiseau s'envole de sa cage et sauta au cou de sa sœur. Comme ils s'embrassèrent et se félicitèrent d'avoir

échappé à l'horrible sort qui leur était destiné !

Puis ils visitèrent la maison et découvrirent, dans tous les coins, des coffres remplis de perles et de pierreries. Jeannot en mit plein ses poches et Margot plein son petit tablier, pour les rapporter à leur père.

— Maintenant, dépêchons-nous, dit Jeannot. Sortons au plus vite de cette forêt ensorcelée.

Quand ils eurent marché quelques heures, les enfants arrivèrent sur les bords d'une large rivière qu'ils ne pouvaient pas traverser. Ils ne savaient que faire lorsqu'un petit canard blanc s'approcha en nageant. Margot eut une idée, et elle cria :

— *Caneton, caneton,*

C'est Jeannot et Margoton

Pas de pont ni de passerelle,

Prends-nous sur tes blanches ailes.

Le canard s'approcha, courba la tête, tendit son dos, et Jeannot y monta pour passer l'eau. Puis ce fut le tour de Margot.

Une fois sur l'autre rive, les enfants s'aperçurent que la forêt leur devenait peu à peu familière.

À un détour du sentier apparut enfin, au loin, le toit de leur maison. Alors, ils coururent à perdre le souffle, entrèrent en coup de vent dans la pièce se jeter dans les bras de leur père. L'homme en fut très heureux car il pleurait fort ses petits. Quant à la femme, elle était morte, tant pis pour elle. Et le bonheur envahit le modeste foyer.

Quand ils se furent bien embrassés, Margot secoua son tablier, Jeannot vida ses poches, perles et pierres précieuses se répandirent dans tous les coins. Ainsi prirent fin tous leurs soucis et ils vécurent ensemble, durant de longues années, dans une joie sans mélange...





VIII

Les doucettes de la sorcière

DEPUIS DES SEMAINES, un brave homme veillait sur sa femme car elle était enceinte et tous deux attendaient cette naissance avec grande impatience. Ils avaient désiré si longtemps cet enfant !

Le couple habitait une maison en bordure d'un jardin protégé par de hauts murs. Personne n'osait entrer dans ce jardin, car la propriétaire était une sorcière aux pouvoirs redoutables. Du moins, à ce qu'on en disait, car elle vivait recluse avec ses corbeaux noirs, son chat noir, son chien noir, ses souris noires. Et il sortait parfois, par la haute cheminée, une fumée noire qui vous piquait le nez.

Un jour que la femme contemplait le jardin d'à côté, elle vit un grand carré planté des plus appétissantes doucettes(6) qu'on eût jamais vues. Des doucettes si fraîches et si vertes, que la femme fut prise d'un immense désir d'en manger. Ce désir-là s'accrut de jour en jour, et comme elle savait bien qu'elle ne pourrait jamais le satisfaire, elle en perdit l'appétit et le sommeil. Elle se languissait jour et nuit, son teint blême la rendait pitoyable. Son mari s'inquiéta :

— Que te manque-t-il, ma chère femme ?

— Hélas, je meurs de ne pouvoir goûter aux belles doucettes qui poussent dans le jardin voisin.

Le mari, qui l'aimait beaucoup, pensa : « Plutôt que de laisser mourir ma femme, je m'en vais lui chercher ses doucettes, quoi qu'il m'en coûte ! »

Au crépuscule, il escalada le mur mitoyen, sauta dans le jardin, s'empara d'une poignée de doucettes qu'il porta à sa femme. Celle-ci s'en fit sur-le-champ une salade qu'elle mangea avidement. C'était si bon, si frais, si délectable que son désir en redoubla.

Pour la satisfaire, son mari escalada à nouveau le mur et pénétra dans le jardin maudit. Mais, alors qu'il arrachait une poignée de salades, il entendit un bruit et se retourna : la sorcière était là ! Chenue, griffue, ventrue et toute tordue ! Sous son regard furibond, l'homme se figea.

— Comment oses-tu ! cria la sorcière. Tu pénètres dans mon jardin pour venir voler mes doucettes ! Une fois, passe encore, mais deux, là, tu exagères ! Sais-tu qui je suis ? Sais-tu qu'il y va de ta vie ?

— Pitié ! implora l'homme. Les doucettes, c'est pour ma femme. Depuis qu'elle les a aperçues, elle se meurt de l'envie d'en manger !

— Taratata ! hurla la sorcière. Je ne te crois pas !

Elle sortit sa baguette d'un repli de sa robe, se préparant à le foudroyer sur place.

— Si, si ! insista l'homme, plus mort que vif, c'est bien pour ma femme. Il lui prend des envies depuis qu'elle est enceinte...

Alors, la sorcière fit taire sa fureur, rengaina sa baguette et lui dit :

— Soit, je t'accorde ta grâce, mais à une condition : tu me donneras l'enfant qui va venir au monde.

Elle ricana.

— Ne t'inquiète pas, j'en prendrai soin aussi bien qu'une mère !

Dans sa terreur, le mari accepta sans discuter. Quelques semaines plus tard, quand la femme accoucha, la sorcière arriva, s'empara de l'enfant – une fille qu'elle appela Raiponce – et s'en alla.

Le bébé était ravissant. À douze ans, c'était une adorable fillette que la sorcière fit enfermer en haut d'une tour sans portes ni fenêtres autres qu'une petite ouverture. Quand la méchante venait la voir, elle se plaçait sous la petite fenêtre et lui criait :

— *Raiponce ! Raiponce, descends ta chevelure, que je monte !*

Raiponce avait de longs et merveilleux cheveux ; on eût dit des fils d'or. En entendant l'appel de la sorcière, elle passait ses nattes par la fenêtre et la sorcière grimpait, comme à une échelle.

Ainsi confinée en haut de sa tour, Raiponce s'ennuyait ferme, mais la sorcière était ravie : jamais l'enfant ne lui échapperait.

Quelques années plus tard, le fils d'un roi, qui chevauchait par là, entendit un chant triste et mélodieux qui s'échappait d'une tour, en plein milieu des bois. C'était Raiponce, qui distrayait ainsi sa solitude.

Émerveillé, le prince voulut monter à elle, mais il ne trouva ni porte ni fenêtre, hormis une petite ouverture, à vingt mètres au-dessus de lui. Alors, il tourna bride et repartit. Mais il était si ému, si bouleversé qu'il ne pouvait s'arrêter de penser à la belle qu'il avait aperçue par la fenêtre et à son chant si doux. Jour après jour, il rôda dans les bois, près de la tour, sans se lasser d'écouter sa voix merveilleuse. Il était là, un soir, caché derrière un arbre lorsqu'il vit arriver une vieille fort laide qu'il entendit crier :

— *Raiponce ! Raiponce, descends ta chevelure, que je monte !*

Il vit alors les longues nattes se dérouler et la vieille femme grimper, comme à une échelle et disparaître par la fenêtre.

« Si c'est là l'escalier par lequel on monte jusqu'à elle, je veux aussi tenter ma chance ! » se dit-il.

Le lendemain, quand il commença à faire sombre, le prince s'en vint au pied de la tour et, contrefaisant la voix de la sorcière, appela :

— *Raiponce ! Raiponce, descends ta chevelure, que je monte !*

Les nattes se déroulèrent, le fils du roi monta.

Quelle ne fut pas la frayeur de Raiponce, qui n'avait jamais vu d'homme de sa vie ! Mais il n'était pas laid, il avait un air doux et se mit à lui parler avec tant de gentillesse qu'elle en perdit son effroi et sourit. Le prince parlait toujours de son amour, la belle souriait toujours, sentant son cœur tout ébranlé à l'écouter. Lorsqu'il lui demanda si elle voulait de lui pour mari, elle revit en pensée la sorcière et dit « oui » en mettant la main dans la sienne.

Mais comment faire ? Elle était bel et bien prisonnière, et tout l'amour du monde n'y pouvait rien changer. Soudain, Raiponce eut une idée.

— Lorsque tu reviendras, dit-elle au beau prince, apporte-moi chaque fois un long cordon de soie : j'en ferai une échelle. Quand elle sera prête, je descendrai et tu m'emporteras sur ton cheval.

Ce qui fut dit fut fait. Le jeune prince lui rendit visite toutes les nuits. La belle tressait patiemment son échelle en l'attendant.

Or, un jour, la sorcière la surprit.

— Ah ! Scélérate ! Qu'est-ce que je vois ? cria-t-elle. Je t'avais isolée du monde entier et pourtant, tu cherchais à m'échapper ?

Dans sa fureur, la vieille empoigna les beaux cheveux blonds de Raiponce et les coupa. Elle conduisit alors la jeune fille au plus profond des bois et l'abandonna là, dans une misérable mesure. Puis, ivre de vengeance, elle retourna attacher les nattes au crochet de la fenêtre et attendit, pour voir et pour savoir qui Raiponce recevait dans sa tour solitaire.

Le soir venu, quand le fils du roi arriva et cria : « *Raiponce ! Raiponce, descends ta chevelure, que je monte !* », la sorcière déroula les nattes. Le prince monta. Hélas, ce ne fut pas sa douce amie qu'il trouva tout là-haut, mais la sorcière courroucée, déchaînée, enragée qui se mit à hurler :

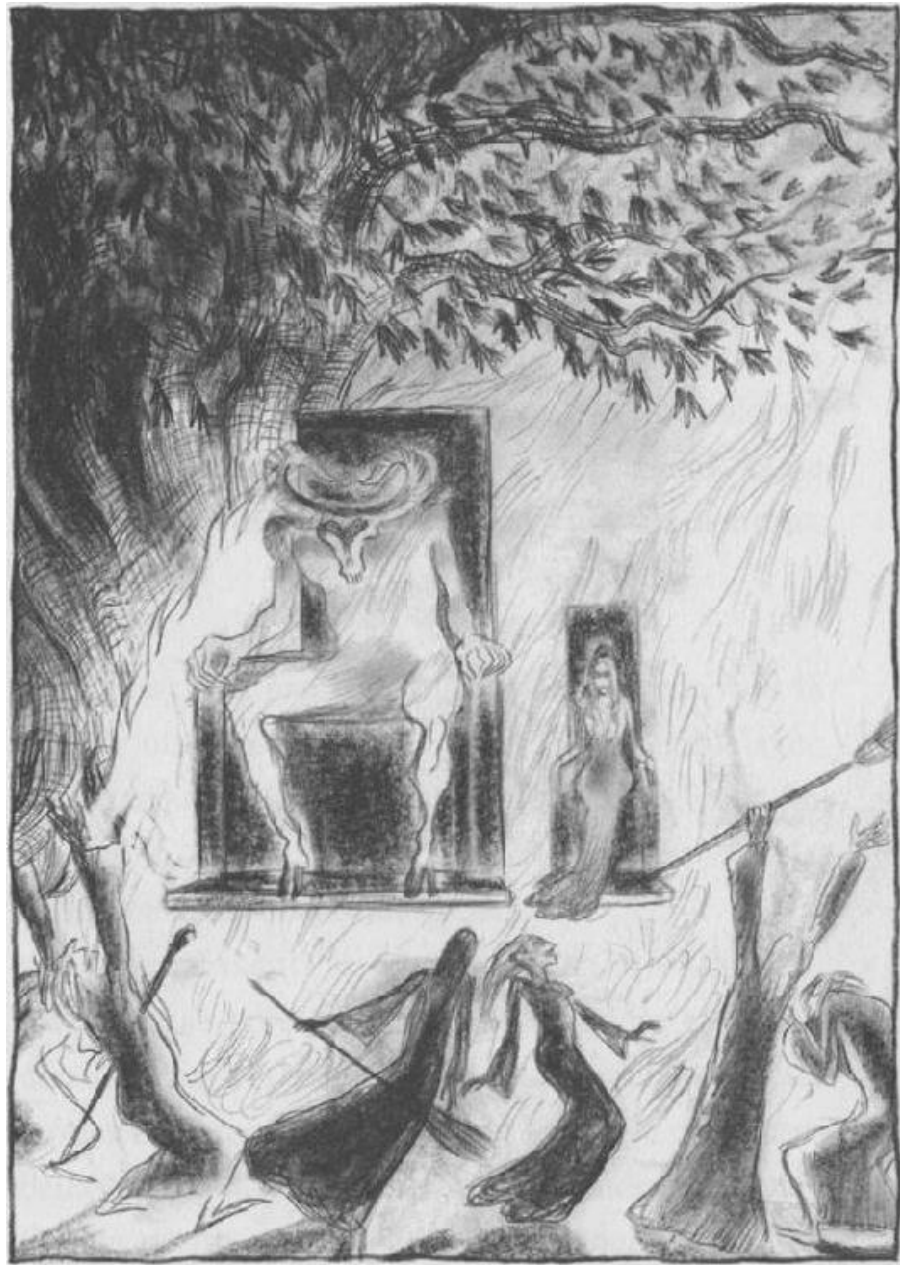
— Ah, mon beau tourtereau ! L'oiseau n'est plus au nid, il ne chantera plus pour toi, le chat l'a pris ! Il va à présent te crever les yeux de sorte que tu ne verras plus de ta vie !

Déchiré de douleur et accablé de désespoir, le prince sauta du haut de la tour dans le vide. Il ne se tua pas, mais il perdit les yeux en tombant au milieu des buissons épineux ! Pourtant, il se releva avec courage et s'en fut comme il put, pour fuir l'horrible femme, dont le rire le poursuivait. Il se mit alors à errer à travers bois, se nourrissant de glands et de racines, infirme et las, pleurant son malheureux amour...

Un jour, ses pas hésitants l'emmenèrent vers la mesure où Raiponce menait une vie misérable avec les jumeaux qu'elle avait mis au monde. Pour les endormir, tous les soirs, elle chantait de sa voix mélodieuse sa solitude et sa détresse.

Reconnaissant le chant de sa bien-aimée, l'aveugle se précipita vers la chaumière et tomba dans ses bras. Alors, Raiponce le reconnut et deux larmes coulèrent de ses yeux sur le visage du prince, deux larmes merveilleuses qui lui rendirent la vue. Quelle ne fut pas leur joie ! Le prince ramena sa famille dans son royaume, où ils vécurent en paix de longues, longues, longues années d'un bonheur sans nuage. Quant à la sorcière, elle mourut de dépit, et c'est bien fait pour elle !





IX

Le Balai du sabbat

LES CLOCHES D'ORNANS sonnaient à toute volée pour célébrer les épousailles de François, le garçon savetier, et de sa bien-aimée. Le cortège passa sur les bords de la Loue(7) et tout ce bonheur se refléta à la surface des eaux. Que la mariée était jolie avec ses cheveux de feu, ses yeux verts et sa taille élancée ! François était si fier de l'avoir à son bras !

Le couple emménagea dans une maison entourée d'un coquet jardin, auquel la jeune femme consacrait ses loisirs. C'était un plaisir de la voir virevolter en chantant parmi les herbes rares qu'elle cultivait avec amour. Elle en faisait des philtres, des potions, des onguents. De toutes parts, les gens venaient la consulter pour soigner leurs maux ordinaires. Ainsi marié à une femme belle et sage, François était heureux.

Or, une nuit qu'il venait de faire un cauchemar, François se réveilla et regarda à ses côtés. Il n'y trouva personne. Le lit était vide, la place était froide !

François fut vite levé. Il chercha dans toute la maison, appela, visita le jardin. En vain. Il finit par se recoucher, décidé à attendre, l'œil bien ouvert, le retour de sa femme. Mais le sommeil eut vite raison de lui. Quand il se réveilla, sa bien-aimée était là, endormie, un très léger sourire aux lèvres. Si gracieuse, dans sa longue chemise blanche, avec ses cheveux de feu éparpillés sur l'oreiller, qu'il crut avoir rêvé.

La nuit suivante, il fit le même cauchemar et se réveilla pour constater que son épouse s'était à nouveau volatilisée. Nulle trace nulle part. Il parcourut en vain les rues de la petite ville, les chemins creux des alentours. Puis il s'écroula de fatigue dans son lit. Un profond sommeil l'étreignit. Et au matin, la jeune femme était là, tendre et amoureuse, aux petits soins pour lui.

— Où étais-tu cette nuit ? lui demanda-t-il. Je t'ai cherchée partout, je t'ai appelée en vain !

— Moi ? Mais je n'ai pas bougé du lit, j'ai dormi... Tu as dû rêver...

François regarda son épouse, si belle et si candide. Il avait dû rêver, en effet, mais ce rêve avait toutes les apparences de la réalité. Qu'en penser ?

Le soir, il essaya de garder les yeux ouverts pour la surveiller, mais la journée avait été si harassante que la fatigue finit par l'emporter. Et quand il se réveilla de nouveau en pleine nuit, personne ! Il se pinça. Non, il ne rêvait pas. Il attendit, attendit, mais finit par sombrer dans les bras de Morphée(8)... Pour trouver à son réveil sa femme souriante et tranquille... Cette fois, c'était trop fort ! Il voulait en avoir le cœur net !

La journée suivante, François but café sur café et, le soir venu, feignit de s'étirer avec lassitude.

— Je suis épuisé. Je crois que je vais aller me coucher, bonne nuit !

— Je te rejoins bientôt, lui dit sa belle épouse.

À peine avait-il posé la tête sur l'oreiller que François fit semblant de ronfler. La jeune femme se pencha sur lui et lui saisit le bras, mais la main retomba lourdement sur le drap. Alors, François, entre ses paupières mi-closes, la vit sortir tout doucement, se diriger sur la pointe des pieds vers la cuisine. Il se leva bien vite et la suivit sans bruit.

À son grand étonnement, elle partit chercher le balai de paille qui se trouvait derrière la porte, elle l'enfourcha et prononça des paroles fort étranges :

— *Ayli, ayli nudrun en a*

Kayli nu, de sitchen de haner

Kayli nu, de heken de strecher

Coquen hoer amimana(9)

Ainsi dit-elle. Aussitôt le balai s'éleva et l'emporta par la cheminée. François courut à la fenêtre juste à temps pour la voir passer, dans le ciel étoilé, sa longue chemise flottant autour d'elle. Rongé d'inquiétude, il veilla une bonne partie de la nuit, mais finit par s'écrouler dans son lit...

À son réveil, sa femme était là, fraîche et pimpante, qui lui souriait. François savait qu'il était vain de lui demander quoi que ce soit. Il courut alors s'acheter un balai qu'il remisa parmi ses outils, et attendit.

Le lendemain soir, quand sa femme fut partie, François enfourcha son balai, si ému par l'aventure qu'il eut bien du mal à se rappeler la formule magique :

— *Ayli, ayli nudrun en a*

Bayli nu, de sitchen de haner

Bayli nu, de heken de strecher

Coquen hoer amimana

Dans son trouble, François avait confondu « kayli nu », qui veut dire au-dessus et « bayli nu », qui signifie en dessous.

Voici alors ce qui arriva. Il s'envola dans le conduit de la cheminée, se heurtant aux parois de pierre et se couvrant de suie. À peine fut-il sorti de là que le balai, au lieu de l'emporter vers le ciel, l'entraîna à toute vitesse à travers les buissons de ronces qui déchirèrent ses vêtements et les branches des arbres qui le fouettèrent jusqu'au sang. C'était une course infernale en rase-mottes ! François n'osait pas lâcher le manche, de peur de tomber et de se casser quelque chose. Hurlant de terreur, il finit par déboucher dans une clairière. Là, au pied d'un chêne gigantesque, un immense brasier était allumé. Tout autour, sorciers et sorcières festoyaient. On riait, on chantait, on dansait devant le trône noir où siégeait, aux côtés d'un grand diable, la Reine de la Nuit, la Dame du Sabbat aux cheveux de feu, aux yeux d'eau dormante, à la taille élancée... François en resta stupéfait. Sa propre femme, si tendrement chérie, était donc une sorcière !

Après une dernière cabriole, le maudit balai se retourna, François dégringola au milieu du sabbat et se releva en se frottant les côtes. Les assistants, trop occupés à rendre leurs devoirs au démon, ne firent heureusement pas attention à lui, jusqu'à ce qu'une vieille l'attrape par la main gauche, et une jeune fille aux yeux de chatte, par la main droite. Elles l'entraînèrent dans une ronde endiablée, une frénésie de bonds et de clameurs. Emporté malgré lui, François tenta de s'arracher à l'étreinte des sorcières ; peine perdue ! Plus il s'enrageait, plus le sabbat s'emportait...

Vint le moment où chacun s'en alla saluer le Grand Maître en l'embrassant, non sur la joue, mais sur la fesse. François, mettant la main à son gousset, y alla comme les autres. Seulement, arrivé là, au lieu de planter son baiser sur le derrière noir du grand diable, il y planta quoi ? Une alêne⁽¹⁰⁾, son alêne de savetier qu'il gardait sans sa poche...

Quel cri ! Un cri, du coup, qui défit le sabbat. Sorciers et sorcières s'égaillèrent en tout sens. Ce ne furent que clameurs et fuites au fond de la nuit.

Humilié et vengeur, François en profita, au passage, pour casser son balai sur le dos de la Reine de la Nuit qui hurla de douleur tandis que le Grand Maître, une main sur la fesse, glapissait :

— *Ho diantre, le tard venu !*

Est-il permis d'avoir le nez si pointu !

En un clin d'œil, tout disparut et la clairière fut vide. Seules des flammèches subsistaient de ce qui était encore, quelques instants auparavant, un joyeux brasier. Et le pauvre François se retrouva seul, au beau milieu de ces bois sinistres, son balai brisé à la main et son alêne en poche. Il lui fallut rentrer chez lui à pied, et ce n'est qu'au

matin qu'il arriva en vue de son village, crotté, dépité, épuisé et meurtri.

La belle dormait comme un ange dans leur lit. À sa vue, elle se redressa et écarquilla les yeux en jouant la surprise :

— Mon pauvre mari, dans quel état te voilà ! Tu n'es pas raisonnable ! Quelle idée de traîner toute la nuit pour revenir blessé, les habits déchirés ! Je t'ai tant attendu... Mais où étais-tu donc ? Auprès d'une autre ? Ne m'aimes-tu donc plus ?

Sous ce déluge de reproches, François restait abasourdi. Sa femme ne manquait pas d'audace. Dès qu'il put placer un mot, il lui demanda :

— Et ton dos ? Montre-moi donc ton dos !

— Quelle idée ! Je te trouve bien étrange, ce matin !

— Si, si, montre-le un peu, pour voir...

La jeune femme réfléchit un instant et lui dit, avec un sourire enjôleur qui fit fondre en François toute rancœur :

— Je te propose une chose, mon cher mari. Tu oublies cette nuit et j'oublierai dans quel état tu as mis mon pauvre dos. Et dans quel état tu t'es mis toi-même, à courir les forêts.

Après un court silence, elle ajouta :

— Je te promets aussi de ne plus jamais quitter notre lit sans te prévenir...

Ainsi fut dit.

Elle tint parole, raconte-t-on à Ornans. Si bien que François et sa belle sorcière vécurent un long bonheur dans leur maisonnette sur les bords de la Loue et, s'ils ne sont pas morts, ils y sont encore.





X

Le soldat et la fille aux yeux verts

UN JEUNE SOLDAT s'en revenait de guerre. Au bout de quinze années dans les armées du tsar, Igor avait enfin eu une permission pour regagner sa modeste maison. Il se mit aussitôt en route, car ses parents habitaient du côté de Kiev et le chemin était fort long. Le cœur léger et les poches vides, Igor chemina vers l'isba(11) où vivait sa famille.

Comme il approchait de chez lui, il croisa une jeune fille aux cheveux flamboyants. Quand un soldat voit une belle fille, c'est bien connu, il ne peut s'empêcher de lui lancer une gaillardise. C'est ce qui arriva. En passant, le jeune homme lui jeta :

— Belle fille, ma foi, mais pas encore domptée !

Sur ce, la belle à la chevelure rousse lui répliqua :

— Dieu sait, mon brave, qui de nous deux domptera l'autre !

Et elle passa en éclatant de rire, laissant derrière elle un Igor désarmé qui ne savait plus que penser.

Une fois chez lui, le soldat salua les siens et courut embrasser son grand-père, qu'il chérissait depuis l'enfance. Il prit de ses nouvelles, puis il lui raconta ce qui lui était arrivé sur la route : la belle fille, la plaisanterie un peu trop leste, et cette réponse qui l'avait laissé tout pantois.

— Malheureux ! s'écria le grand-père, ta belle rousse, c'est la fille d'un mercier de la ville. Tout le monde la connaît par ici, et tout le monde la craint, car c'est une sorcière, elle a mis au tombeau plus d'un brave garçon comme toi !

— Ah bah, répondit le soldat, ne t'inquiète pas, j'en ai vu d'autres...

— Cette fois, fils, tu ne t'en tireras pas comme ça, affirma le vieil homme. Si tu ne réagis pas, le malheur est sur toi ! Il ne restera plus qu'à porter des fleurs sur ta tombe...

— Alors, à ton avis, que dois-je faire ? demanda Igor à son grand père.

— Munis-toi d'une bride, d'une bûche de tremble et attends-la dans ton isba. Elle arrivera sur le coup de minuit. Si elle parvient à dire avant toi : « Ho ! Ho ! En selle, mon cheval ! », tu te transformeras en fougueux étalon. Elle te montera et te fera courir jusqu'à ce que tu meures d'épuisement, comme les autres avant toi. Mais si tu peux dire en premier : « Ho ! Ho ! En selle, ma rosse ! », c'est elle qui se transformera en cavale et tu n'auras qu'à lui jeter la bride et la monter. Elle t'entraînera par monts et par vallées, mais n'oublie pas de la frapper avec la bûche, jusqu'à ce que mort s'ensuive...

Igor ne croyait pas aux histoires de sorcières, mais il ne voulut pas contrarier le vieil homme, trouva une bride, une grosse bûche de tremble et attendit la nuit, assis au coin du feu en tirant sur sa pipe. À minuit pile, le grincement de la porte d'entrée se fit entendre, des pas retentirent dans le vestibule et la sorcière entra. À peine eut-elle ouvert la porte de l'isba qu'Igor cria : « Ho ! Ho ! En selle, ma rosse ! » La fille se transforma en jument rousse. Le soldat lui jeta la bride, la mena dehors et sauta en croupe. Holà ! La jument l'emporta par monts et par vallées, faisant tous ses efforts pour le désarçonner, mais Igor tenait bon, lui assenant coup après coup avec sa bûche, si bien qu'elle finit par s'effondrer. Il acheva de l'assommer, la laissa là et retourna voir son grand-père.

— Eh bien, fils, comment vont tes affaires ?

— Ça y est, grand-père, je l'ai tuée !

— Parfait. Maintenant, va te coucher, tu as besoin de reprendre des forces, car tu n'es pas au bout de tes peines.

Au soir, le vieux s'en vint le réveiller.

— Debout, fils ! Ta tâche est loin d'être achevée. Certes, la sorcière est morte, mais son père va venir te chercher pour lire le psautier(12) au-dessus du cercueil de sa fille.

— Dois-je y aller ?

— Si tu y vas, tu risques ta vie mais si tu n'y vas pas, tu perdras ton âme, autant y aller ! Écoute-moi bien : en arrivant chez le marchand, il voudra te faire boire, surtout, ne t'enivre pas. Bois juste ce qu'il faut pour reprendre courage. Il te conduira à la chambre où repose la défunte et t'enfermera seul. Lis le psautier au-dessus du cercueil, mais lorsqu'un grand vent soufflera et ôtera le couvercle, lorsque la morte se redressera, cours te cacher dedans le poêle et dis tes prières, elle ne te trouvera pas.

Le mercier vint chercher Igor, qui le suivit et tout se déroula comme l'avait prévu le grand-père. Il servit la vodka, mais le soldat ne but qu'un petit verre et ne s'enivra pas. Ensuite, le jeune homme fut enfermé seul avec le cercueil et commença de lire à voix haute. Il lut et lut encore. À minuit sonné, un grand vent se mit à souffler, le couvercle de chêne sauta et la sorcière, hagarde, bondit hors du

cercueil pour se jeter de tous côtés à la recherche du soldat.

— Mais où est-il donc, par l'enfer et le soufre ! criait-elle, écumante de rage.

Dans sa cachette, Igor priait, tremblait et attendait.

Heureusement pour lui, au moment où elle s'approchait du poêle, les coqs chantèrent et la sorcière s'affala sur le sol, plus morte que morte.

Igor la remplaça dans son cercueil, referma le couvercle et reprit sa lecture, comme si rien ne s'était passé. Lorsque le père entra, il fut tout étonné de le revoir entier.

— Tiens, mon brave, voilà cinquante roubles, dit le marchand. Tu reviendras ce soir, continuer les prières.

Le soldat regagna son isba, s'allongea sur un banc et dormit jusqu'au soir. À son réveil, il alla trouver son grand-père.

— Grand-père ! Le mercier veut que je revienne ce soir lire le psautier, dois-je y aller ?

— Si tu y vas, tu es en grand danger, mais si tu n'y vas pas, tu risques ton âme, autant y aller ! Souviens-toi de ne pas trop boire et, lorsque le vent se mettra à souffler, cache-toi au-dessus du poêle et dis tes prières, personne ne viendra t'y chercher. Tiens, voici une croix, prends-la, elle t'aidera.

De nouveau, le marchand voulut l'enivrer, mais Igor resta sobre. Une fois enfermé avec le cercueil, il se mit à lire le psautier, lut et lut, jusqu'à minuit sonné. Alors, un vent d'ouragan se leva, le cercueil oscilla, le couvercle tomba et la sorcière surgit, accompagnée de trois grands diables qui se mirent à fouiller la pièce.

— Où est-il donc ? Par tous les démons de l'enfer ! écumait la sorcière.

Dans sa cachette, Igor serrait la croix entre ses doigts, priait, tremblait et attendait.

Déjà, les diables s'approchaient du poêle, déjà ils appelaient à eux la sorcière, lorsque soudain, les coqs claironnèrent et ce fut le matin. Les démons s'évanouirent, la sorcière retomba sans vie et Igor la remit dans son cercueil. Il reprit le psautier, recommença à lire.

Quand le marchand le fit sortir, il lui donna cent roubles et lui dit :

— Je t'attends ce soir, pour finir ta lecture, n'oublie pas !

Et le soldat s'en retourna et dormit jusqu'au soir. À la tombée du jour, il alla voir son grand-père qui lui demanda :

— Eh bien, fils, quel résultat ?

— Le marchand me demande d'y retourner. Dois-je y aller ?

— Si tu y vas, tu risques ta vie, mais si tu n'y vas pas, tu perdras ton âme, autant y aller. Prends cette marmite et dissimule-la aux regards du mercier. Surtout, ne bois pas trop, tu auras besoin de tes forces. Quand le vent se lèvera, tu grimperas sur le poêle. Tu te recouvriras

de la marmite et feras tes prières, nul ne pourra rien contre toi.

Ainsi fit le soldat. Il se garda de s'enivrer, malgré l'insistance du marchand, puis se trouva enfermé dans la pièce et lut, lut, lut jusqu'à minuit sonnant. Alors, une bourrasque emporta le couvercle de chêne, alors, la sorcière hagarde surgit, accompagnée du diable en personne. Ils se mirent à fouiller la pièce.

— Mais où est-il donc ? enrageait la sorcière. Par le feu, par le fer, par l'enfer et son soufre !

Soudain, le diable s'écria :

— Au poêle, vite ! Je le sens, il est là ! On va le faire griller !

La sorcière accourut et déjà, le feu de l'enfer ronflait dans le fourneau, et déjà, recroquevillé dans sa marmite, Igor sentait les flammes lui lécher les orteils. Il vit sa dernière heure arriver et précipita ses prières...

Heureusement pour lui, les coqs chantèrent, le feu s'éteignit, le diable s'évanouit et la sorcière retomba morte.

Le soldat bondit de son poêle et remit tout en ordre : la sorcière dans le cercueil, le couvercle de chêne par-dessus. Puis il reprit son psautier et il attendit.

En entrant, le mercier en fut tout ébahi. Il lui donna cent cinquante roubles et lui dit :

— Tu t'es donné beaucoup de peine, mon brave. Je te demande juste un petit effort : reviens cette nuit pour conduire ma fille au cimetière.

— Je reviendrai, dit le soldat.

Et il s'en alla aussitôt trouver son grand-père.

— Alors ? lui demanda l'aïeul, quelles nouvelles ?

— Le marchand veut que je revienne cette nuit pour conduire sa fille au cimetière. Que dois-je faire ?

— Si tu y vas, tu risques ta vie, mais si tu n'y vas pas, tu perdras ton âme, autant y aller. Écoute, fils, quand tu seras chez le mercier, on cerclera la bière de trois arceaux de fer, on la mettra dans un corbillard noir que tu devras conduire jusqu'au cimetière. Fais-le, mais sans perdre des yeux les cercles de fer. Au premier qui sautera, ne t'inquiète pas ; au second, prépare-toi ; au troisième, bondis à terre, après avoir mis les chevaux au galop. Ensuite, il te faudra courir à reculons, pour brouiller ta piste. Si tu réussis tout cela, tu es sauvé !

Le soldat se coucha, dormit jusqu'au soir et s'en alla dans la maison mortuaire. À onze heures, les parents prirent congé de la défunte, puis on cercla la bière avant de la charger sur un grand corbillard.

— Va, mon brave, et que Dieu te garde ! dit le mercier tandis que le corbillard s'ébranlait.

Assis à la place du cocher, Igor ne s'inquiéta pas lorsque le premier des cercles sauta. Au second, la sorcière rugit, il se prépara à sauter. Au troisième, il fit un bond, passant par-dessus le cheval et l'arc du

limon(13), roula à terre, se redressa et se mit à courir à reculons.

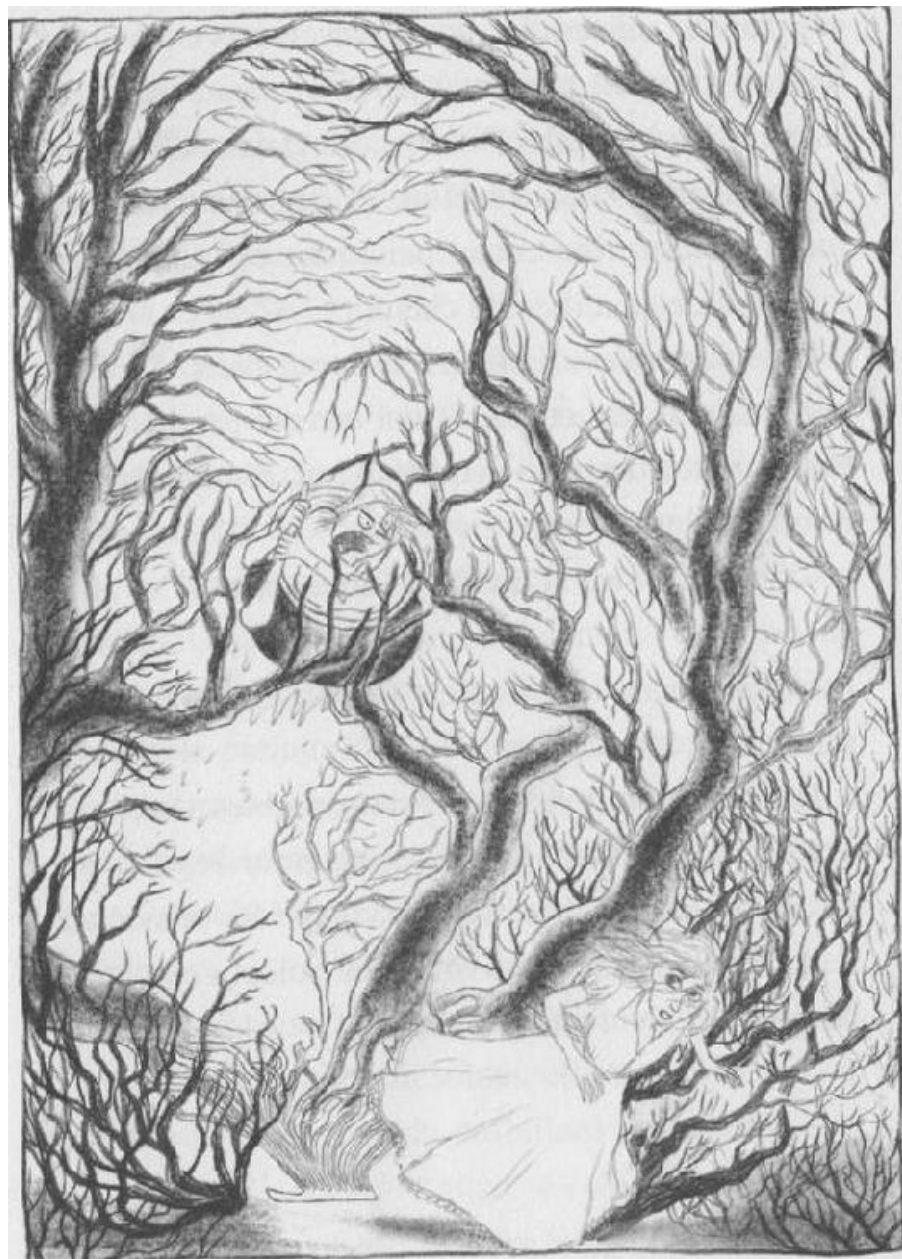
La sorcière se lança à sa poursuite ; quand elle tomba sur les traces du soldat, elle les suivit, revint au cheval, fit le tour du corbillard et se remit à le poursuivre ; suivant les traces, revenant vers le corbillard, tournant autour et ne le trouvant pas, elle repartit de plus belle. Dix fois, vingt fois, elle tenta de le rattraper sans résultat. Enfin, une première lueur apparut, les coqs chantèrent et la sorcière tomba raide au milieu du chemin.

Le soldat releva le corps, le remit dans la bière, alla jusqu'au cimetière où il l'enterra proprement. Puis il vint trouver le marchand qui, d'étonnement, écarquilla les yeux en le voyant :

— Eh bien, je savais ma fille forte, mais tu l'es plus encore !

— Maintenant que tout est fait, tu dois me payer sans tarder, lui dit Igor.

Le mercier lui tendit deux cents roubles. Avec cet argent, Igor fit une grande fête pour régaler sa famille et ses proches. Tout le village fut convié au festin, et personne n'en voulut au soldat cette nuit-là, lorsqu'il s'enivra de vodka.



XI

La Poursuite infernale

NON LOIN D'ICI, dans une petite isba à la lisière de la taïga vivait un veuf qui élevait seul sa fille Vassilissa. Tout allait bien, jusqu'au jour où le père décida de se remarier. Il choisit par malheur une femme acariâtre et mauvaise totalement dépourvue d'humanité.

À peine arrivée au logis, la marâtre prit sa belle-fille en grippe, ne cessant de la harceler et rêvant de s'en débarrasser au plus vite.

Un jour où son mari dut s'absenter du logis, elle fit venir Vassilissa et lui ordonna :

— Va chez ma sœur, ta tante, et demande-lui une aiguille et du fil pour coudre une chemise !

Il faut que vous sachiez que cette sœur n'était autre que la Baba Yaga en personne : une sorcière boiteuse, borgne, édentée, décatie, décrépète, impotente et méchante, qui traversait la nuit assise dans un chaudron, pour jeter sorts et maléfices.

Vassilissa, qui avait oublié d'être sottte, courut d'abord chez sa tante maternelle pour lui demander conseil.

— Mère m'envoie chez sa sœur demander une aiguille et du fil pour coudre une chemise !

— Sois prudente, ma chère fille, cette créature est redoutable, le grand âge l'a rendue hargneuse ! lui répondit sa tante.

— Mais que dois-je faire ?

Alors, la bonne femme sortit de sa poche quelques objets qu'elle lui tendit :

— Là-bas, ma nièce, lorsque le bouleau essaiera de te cingler les yeux, attache-le avec ce ruban. Là-bas, quand les battants du portail chercheront à se refermer sur toi, verse un peu de cette huile sur le seuil de la porte. Là-bas, quand les chiens se jetteront sur toi, lance-leur du pain. Là-bas, quand le chat voudra te sauter aux yeux, donne-lui de ce jambon. Et n'oublie pas, non plus, de mettre un foulard sur ta tête.

La jeune fille prit le morceau de ruban, l'huile, le pain, le jambon,

noua son foulard, remercia sa tante et se mit en route. Elle ne tarda pas à arriver devant la chaumière où vivait la Baba Yaga.

L'affreuse sorcière était occupée à tisser et, lorsqu'elle vit Vassilissa, ses yeux brillèrent de convoitise.

— Bonjour, tante ! Mère m'envoie te demander une aiguille et du fil pour me coudre une chemise.

— Fort bien, ma nièce, je vais les chercher. Assieds-toi et tisse donc un peu en m'attendant.

Tandis que la fillette s'installait au métier, la Baba Yaga sortit appeler sa servante :

— Va faire chauffer l'étuve(14) pour laver ma nièce. Fais-lui prendre un bain et surtout frotte-la bien, car je désire en faire mon déjeuner. Allez, vite, dépêche-toi, j'ai grand faim !

Vassilissa, qui avait tout entendu, demeurait là plus morte que vive. Quand la servante vint la chercher, elle lui fit cadeau du foulard qu'elle portait et la pria ainsi :

— Quand tu feras brûler les bûches pour chauffer l'étuve, surtout arrose-les sans compter, ne ménage pas l'eau que tu verseras dessus !

La servante repartit et la Baba Yaga commença à attendre l'heure du repas. Mais le feu ne prenait pas, et pour cause ! La sorcière enrageait. De temps à autre, elle s'approchait de la fenêtre et demandait :

— Tu tisses toujours, ma nièce ?

— Mais oui, mais oui, tante, je tisse ! lui répondait Vassilissa.

La sorcière s'était éloignée. Vassilissa en profita pour donner au chat du jambon et lui demanda :

— Aide-moi, chat, et dis-moi, que dois-je faire pour m'en aller ?

— Voici un peigne et une serviette, lui répondit le chat. Prends-les et fuis au plus vite, car la Baba Yaga va te pourchasser. Dès que tu l'entendras approcher, jette la serviette derrière toi. Elle se transformera en une rivière immense. Et si jamais la sorcière arrive de l'autre côté, jette le peigne. Il se transformera en une forêt infranchissable qui arrêtera sa course.

Vassilissa s'enfuit avec le peigne et la serviette et le chat prit sa place devant le métier à tisser.

Lorsque les chiens voulurent dévorer la fillette, elle leur jeta du pain, ils la laissèrent passer. Quand le portail voulut se refermer sur elle, elle versa de l'huile sur le seuil et les battants s'ouvrirent. Quand le bouleau voulut lui cingler les yeux, elle attacha ses branches avec le morceau de ruban, et l'arbre la laissa aller.

Le chat, lui, besognait derrière le métier à tisser, emmêlant à vrai dire plus de fils qu'il n'en démêlait. Et lorsque la Baba Yaga demanda :

— Tu tisses toujours, ma nièce ?

— Mais oui, mais oui, tante, je tisse ! miaula le chat.

La Baba Yaga s'étonna de cette voix, s'élança dans la chambre et,

s'avisant du tour qu'on venait de lui jouer, voulut corriger le chat pour n'avoir pas arraché les yeux de Vassilissa.

— Depuis le temps que je te sers, lui répondit le chat, jamais tu ne m'as nourri et elle m'a donné du jambon !

La Baba Yaga voulut s'en prendre aux chiens, au portail, au bouleau, mais les chiens répondirent :

— Depuis le temps que nous te servons, jamais tu ne nous as jeté la moindre croûte et elle nous a donné du pain.

Au tour du portail de dire :

— Depuis le temps que je te sers, jamais tu n'as versé la moindre goutte d'eau sur mon seuil et elle y a versé de l'huile.

Au bouleau d'enchaîner :

— Depuis le temps que je te sers, jamais tu n'as attaché mes branches avec le moindre fil et elle m'a offert un ruban.

Et à la servante d'ajouter :

— Depuis le temps que je te sers, jamais tu ne m'as donné le moindre chiffon et elle m'a fait cadeau d'un foulard !

Tout en grinçant des dents, l'affreuse mégère sauta dans son chaudron et, en ramant l'air avec son pilon, elle se lança à la poursuite de la fillette. Ainsi montée, elle était terrifiante à voir et à entendre. Comme elle se rapprochait à grand bruit, Vassilissa jeta derrière elle la serviette. Aussitôt, une rivière immense se mit à couler. La Baba Yaga hurla de fureur, son chaudron menaça de couler, mais elle finit par traverser et se remit à sa poursuite en bavant des insultes. Quand elle l'entendit approcher à nouveau, la fillette se souvint du peigne, qui fut bien vite jeté. Aussitôt se dressa une forêt aux arbres inextricablement enchevêtrés. La Baba Yaga voulut les ronger, mais ses efforts furent vains et jamais elle ne put passer. Alors, elle rebroussa chemin et resta sur sa faim.

De retour au logis, le père de Vassilissa s'inquiéta, car il était fort tard :

— Où est donc ma fille ?

— Elle est chez sa tante, déclara la marâtre.

— Mais pourquoi ne rentre-t-elle pas ?

La méchante femme ne lui répondit pas.

Au bout d'un moment, la fillette arriva en courant.

— Que t'arrive-t-il, ma fille ? Où étais-tu passée ?

— Ah, père, si tu savais ! Mère m'a envoyé chez sa sœur, chercher du fil et une aiguille pour coudre une chemise, mais cette sœur, c'est la Baba Yaga, qui a voulu me dévorer !

— Et comment t'es-tu échappée ? demanda le brave homme.

Vassilissa raconta son histoire. Quand le père sut tout ce qui s'était passé, il se mit en colère contre sa femme et la jeta dehors. Certains disent encore qu'il l'a fusillée ; en tout cas, on n'entendit plus jamais

parler d'elle, ni de ses méchancetés.

Il vécut désormais heureux avec sa fille, en amassant du bien. Si vous passez par la taïga, allez donc frapper à leur isba, ils y sont encore, ils vous serviront de la bière et vous conteront leur aventure...





XII

La Tante Arie

QUELQUE PART EN FRANCHE-COMTÉ, dans le pays de Montbéliard, il existe une grotte perdue dans les montagnes où vit une étrange petite vieille au doux visage encadré de longs cheveux blancs. On l'appelle Tante Arie. Pourquoi « Tante » ? Eh bien, parce que cette arrière-petite-fille des druides, un être bienveillant et aimant, protège la région et ses habitants, en particulier les enfants.

Enveloppée été comme hiver dans une grande houppelande, Tante Arie quitte sa grotte pour parcourir les champs, les monts et les vallées. Parfois, elle frappe aux portes, entre dans les maisons, riches ou pauvres, le temps de se réchauffer un instant. À ceux qui l'accueillent avec respect, la bonne sorcière prodigue ses bienfaits, quant aux autres... Qu'ils attendent jusqu'à la Noël, car cette nuit-là, la Tante Arie règle ses comptes...

En effet, la veille de Noël, la bonne Tante charge son âne de présents : des oublies(15), des oranges, des jouets, des sucreries... et quelques martinets. À la nuit tombée, elle part faire sa tournée, même dans les fermes les plus isolées où nul ne peut aller. Certains soutiennent qu'elle entre par le trou de la serrure et d'autres par la cheminée ou le cellier. Quoi qu'il en soit, chacun trouve au matin ce qu'il a mérité : des gâteries pour les bons enfants, des fouets pour les méchants. Car Tante Arie est une femme juste, tout le monde le sait ici. Si bien que, lorsqu'un gamin fait une bêtise, il suffit de lui dire : « La Tante Arie en sera avertie ! », pour qu'aussitôt, il s'amende, car il sait bien qu'Arie voit tout et entend tout ce qui se passe sous les toits d'ardoises ou de chaume. Elle n'oublie jamais rien, non plus, comme l'a appris à ses dépens l'orgueilleuse Isabelle autrefois réputée pour sa grande beauté et son fort méchant caractère.

Cette demoiselle habitait à Bavans, un de ces villages reculés où Tante Arie aime à passer et s'attarder, le temps d'une veillée. Par un soir froid d'automne, la vieille frappa à la porte d'une maison d'assez piètre apparence. C'est Isabelle qui lui ouvrit et, toisant avec mépris cette femme à l'allure de mendicante, elle lui jeta dans le vent d'un ton

sec :

— Passez votre chemin, nous n'avons besoin de rien !

Et elle claqua la porte.

Le père, qui avait entendu la réponse de sa fille, intervint et fit entrer la femme, qui le remercia chaleureusement et tendit ses vieilles mains à la flamme, tandis qu'Isabelle, dépitée, partait s'enfermer dans sa chambre pour n'en plus sortir de toute la soirée.

La vieille avait un air si bon, si doux que les parents, confus et dépassés, lui confièrent leur souci.

— Notre Isabelle m'inquiète, dit tristement le père. Hélas, elle a plus de défauts qu'il n'y a de graines dans un melon. Pensez, elle est coquette, brutale, orgueilleuse, égoïste : elle refuse d'obéir et n'agit qu'à sa tête !

— Nous ne savons plus quoi faire avec elle, ajouta la mère. Surtout en ce moment, où elle ne pense qu'à la fête...

— Quelle fête ? demanda Tante Arie.

— Celle de la Sainte-Catherine, la patronne des filles à marier, qui revêtent pour l'occasion leurs plus beaux atours et leurs coiffes de dentelle. Pour notre fille, ce jour-là compte par-dessus tout !

Et en effet, Isabelle ne vivait que pour ce beau dimanche où elle paraderait parmi les autres, toute au désir d'être la plus admirée. Pour l'occasion, elle avait confectionné une coiffe de velours rebrodé, rehaussée de paillettes d'argent et de plumettes de paon. Elle la mettait sans cesse pour s'admirer dans son miroir. Elle y quittait alors son air revêche pour se faire des sourires et s'envoyer de petits baisers. C'est cette futilité qui inquiétait fort ses parents.

Quand la Tante prit congé, bien décidée, sous peu, à donner une petite leçon à l'étourdie, la jeune fille sortit de sa chambre et lui dit d'un ton méprisant :

— Venez le mois prochain à l'église, la vieille, vous verrez comme je serai belle ! Comme j'attirerai tous les regards !

La bonne Tante hocha la tête et repartit vers la forêt.

Enfin, le dimanche attendu arriva. Les jours qui l'avaient précédé, Isabelle s'était montrée plus pénible et plus irascible que jamais, envoyant promener bêtes et gens – sans oublier ses parents.

Avant de se rendre à l'église, elle se coiffa et courut au miroir où elle s'admira tant et tant qu'elle faillit arriver en retard pour le prêche. Le dernier coup de cloche sonna et la belle se mit à courir dans les rues du village, passant, toujours courant, devant la fontaine où se trouvait la misérable qu'elle avait rabrouée quelques jours auparavant. Elle ne lui aurait pas adressé la parole si un coup de vent malin ne lui avait volé sa coiffe, qu'il entraîna. La Tante l'aida à la remettre, Isabelle la remercia du bout des lèvres et reprit sa course. Elle arriva à l'église bonne dernière, mais sans gêne aucune, elle

traversa la nef d'une démarche fière, le regard hautain.

Comme elle s'y attendait, tous les yeux se posèrent sur elle, il y eut des chuchotis, quelques murmures et même de petits rires, vite étouffés.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda-t-elle à une de ses compagnes, assise à côté d'elle au premier rang.

— Rien, rien ! Je ris seulement parce que tu es la mieux coiffée ! répondit la jeune fille.

Et l'orgueilleuse s'assit, trôna jusqu'à la fin de l'office, satisfaite de son effet. Plus personne ne suivait les discours du curé, chacun la regardait et semblait l'admirer, et si les jaloux ricanaient, c'était parce qu'elle était la plus belle, se disait-elle !

Au sortir de l'office, la jeune écervelée fendit majestueusement la foule, traversa la place pour rentrer chez elle, mais ne put résister au plaisir de s'admirer encore une fois. Elle alla se pencher sur la margelle de la fontaine et là...

... au lieu de la riche coiffe, ce qu'elle vit, à la surface de l'eau, ce fut une gigantesque, abominable paire de cornes ! La belle s'en évanouit de confusion. À peine eut-elle repris ses sens qu'elle courut s'enfermer chez elle, en proie à une colère terrible, bien décidée à se venger de la mendiante qui lui avait joué ce sale tour. Car ce ne pouvait être que cette horrible ribaude, qui l'avait ridiculisée ainsi, devant tout le monde.

Peu après, Isabelle entendit ses parents parler de la vieille femme. En effet, elle avait bien semblé se plaire à deviser au coin de leur feu. Elle était revenue une ou deux fois depuis. Et, chose curieuse, chaque fois, après son départ, les placards regorgeaient de victuailles : miches de pain blanc, gâteaux mollets et mottes de beurre, sucres et confitures... La mère soupçonnait quelque sortilège, si bien que ce soir-là, elle dit à son mari :

— Cela ne m'étonnerait pas que notre vieille mendiante soit la bonne Tante Arie !

— J'y ai déjà pensé, vois-tu, lui répondit le père. Ce serait une vraie bénédiction pour nous, car Tante Arie est charitable au pauvre monde !

— Oh, pourvu qu'elle revienne quelque jour par ici !

— Elle reviendra, ma femme, fais-moi confiance...

Il n'en fallut pas plus pour qu'Isabelle comprenne qu'elle avait humilié la sorcière du pays d'Ajoie, celle qui n'oublie jamais ni le bien ni le mal qu'on lui fait. Elle n'en fut pas confuse, loin de là. Son désir de revanche décupla. Désormais, la jeune fille n'avait plus qu'une idée en tête : tirer vengeance de Tante Arie... oui, mais comment ? Et pourquoi pas la suivre jusqu'à sa grotte sans qu'elle s'en aperçoive... En ces temps giboueux de novembre, Isabelle pourrait aisément

repérer la trace boueuse de ses pas dans les champs. Une fois dans sa retraite, elle pénétrerait ses secrets et dénouerait ses sortilèges...

« Pourvu qu'elle vienne ce soir ! » pensait Isabelle en voyant la pluie redoubler derrière la fenêtre.

La Tante vint, en effet. Elle s'assit près de l'âtre pour échanger un brin de causerie et quelques sourires. Puis elle repartit dans la nuit, sans voir Isabelle, dissimulée sous l'auvent qui la guettait.

Mais lorsque la jeune fille voulut s'élancer sur les traces de la vieille, elle se recula, horrifiée, sans plus savoir quoi faire.

Le lendemain, elle avait retrouvé ses esprits et parcourait les rues du village en disant, à qui voulait l'entendre :

— La Tante Arie a des pattes d'oie ! La Tante Arie a des pattes d'oie ! Je vous jure que je les ai vues. Des pattes d'oie ! Ha ! Ha ! Ha !

Des pattes d'oie ?

Était-ce là le douloureux secret de tante Arie ou le mensonge d'une jeune folle ? Nul ne le sait. Mais on peut supposer que la Tante fut fort contrariée du méchant bruit qui courait sur son compte. Si bien qu'au matin de Noël, c'est un paquet de verges(16) que la jeune fille trouva sous son oreiller.

Bien sûr, elle n'en souffla mot à personne. Et personne n'aurait su cette histoire si son brave homme de père n'avait appris à s'en servir pour montrer à sa fille qu'on ne se moque pas impunément des sorcières du pays d'Ajoie.



XIII

Maré la sorcière et le pauvre hère

DANS UN VILLAGE DE CASES, perdu quelque part en Afrique, vivait un pauvre hère, un veuf nommé Omar qui avait autant de petits qu'il y a de trous dans un tamis. Quand on est riche, c'est une bénédiction, les enfants, mais quand on est pauvre, ça fait autant de bouches à nourrir, d'estomacs criant famine, de paires d'yeux implorants... Et Omar n'en finissait pas de courir la brousse à la recherche de gibier, de racines à faire cuire sous la cendre, de mil glané aux alentours.

Puis vint une terrible famine. Le soleil avait asséché la terre, les sources étaient taries, les récoltes perdues, les bêtes avaient fui loin des sables qui grignotaient tout en silence. Ses maigres provisions achevées, Omar n'eut bientôt plus que ses ongles à ronger. Et ses enfants ? Qu'allaient devenir ses enfants ?

Omar partit un beau matin, son bâton à la main, bien décidé à ne pas revenir avant d'avoir trouvé de quoi nourrir ses pauvres mioches. Et il marcha vers l'immense étendue de sable qui s'étendait à perte de vue. Aux confins du désert, il trouva un village où un sage était accroupi sous un grand baobab. Interrogé, le vieillard ne sut lui dire qu'une chose : de la sécheresse, Maré la sorcière était la cause. C'était Maré qui, par ses sortilèges, avait fait souffler les vents du Sahel, Maré qui assoiffait la terre. Maré, qui se vengeait.

— Si tu veux de nouveau manger, dit le vieux sage, il te faut d'abord la trouver. Elle seule peut épargner les hommes.

Alors, Omar partit dans le désert à la recherche de Maré, pour la convaincre ou l'amadouer, lui faire abandonner ses funestes idées. Il marcha, son bâton à la main, petite silhouette parmi les dunes, jusqu'aux premières étoiles. Au bout de l'étendue de sable, il trouva une savane et s'y engagea, sous la froide clarté de la lune. Malgré le froid, malgré la faim, Omar se souvenait de ses petits et avançait.

Il marchait toujours lorsqu'il crut distinguer une faible lueur, derrière un bosquet d'hibiscus. Il dirigea ses pas vers la lumière,

découvrit une hutte de terre séchée recouverte de palmes. Il pourrait peut-être s'y reposer, avant de continuer sa route... Il appela, frappa, écouta un instant le silence et entra. Un bon feu pétillait au centre de la pièce et un véritable festin s'étalait sous ses yeux. Des jarres de lait, une abondance de viandes de toutes sortes, des galettes de manioc et du poisson séché. Mais pas âme qui vive.

Omar se jeta sur la nourriture et mangea tout son saoul, puis il pensa à ses enfants et remplit sa besace avant de s'endormir, épuisé et repu, à même le sol de terre battue. C'est là qu'il fit un songe : une femme, belle comme la nuit, gracieuse comme la gazelle, apparaissait à ses yeux éblouis et s'approchait de lui.

— Omar, lui dit-elle d'une voix douce, veux-tu m'épouser ? Je serai une bonne mère pour les tiens, qui n'auront plus jamais faim.

— Oui, mille fois oui ! s'écria Omar, subjugué par tant de beauté.

Son cri le réveilla. Il regarda autour de lui : le feu était éteint, les mets avaient disparu, sa besace était vide.

À leur place, un serpent se dressait sur sa queue et le fixait de ses petits yeux froids :

— Rappelle-toi ce que tu as promis ! dit le serpent avant de s'évanouir.

C'était assurément de la magie.

Alors, Omar comprit qu'il était chez Maré, la sorcière redoutée.

— Tu as deviné juste ! dit une voix derrière lui.

Omar se retourna et se trouva nez à nez avec une terrible vieille : grenue, chenue, crochue, griffue, laide à faire peur. Son nez était couvert de verrues et elle louchait d'une façon horrible. Omar frémit et fit un mouvement en arrière.

— Je suis Maré, dit la vieille d'une voix cassée, et tu vas m'épouser, comme tu me l'as promis en rêve, sinon tu connaîtras une fin atroce.

Saisi d'effroi, le pauvre hère s'agenouilla, la supplia de l'épargner, au nom des petites créatures qui mouraient de faim au logis.

— Rappelle-toi ta promesse, dit la vieille. Tu es mien, je suis tienne, nous allons être bien heureux ensemble ! Oui, bien heureux !

Et elle approcha sa bouche édentée de la sienne...

Alors, oubliant son courage, Omar prit ses jambes à son cou et abandonna là son bâton, sa besace. Il courut à travers la savane, l'horrible sorcière à ses trousses. Aux abords du désert, il entendit son souffle se rapprocher. Omar, éperdu, redoubla de vitesse, mais l'autre gagnait du terrain. Et encore, et encore...

Juste à l'entrée de son village, Maré le rejoignit, lui sauta sur le dos et hurla :

— Je te tiens, scélérat ! Tu m'épouseras ou tu mourras.

C'est là qu'Omar se crut perdu et il l'était, assurément, Maré cramponnée à son dos, qui ne voulait plus le lâcher.

Attirés par les cris, ses enfants arrivèrent et, croyant que c'était leur père qui avait amené jusqu'ici à manger, ils se mirent à piailler à gorge déployée :

— À moi, la vieille, père !

— Non, à moi, j'ai grand faim !

— À moi, c'est moi qui l'ai aperçue en premier !

À la vue de ces bouches avides, de ces regards voraces, Maré tenta de fuir, mais elle fut bientôt rattrapée, dévorée et termina sa vie dans le ventre des affamés.

Aussitôt, les nuées s'assemblèrent, la pluie reverdit le désert et jamais, jamais plus, on n'entendit parler de la sorcière...



Postface

QU'ELLES SOIENT MAGICIENNES, ogresses, diablesses, enchantresses ou sages-femmes, les sorcières, puisque c'est d'elles qu'il s'agit, sont présentes dans la plupart des traditions. En Afrique comme dans nos campagnes, elles hantent les fantasmes et les cauchemars des hommes depuis l'Antiquité et la fameuse Médée. Certaines traversent *L'Âne d'or* d'Apulée, d'autres, plus tard, inspireront Shakespeare ou des auteurs modernes, car elles représentent une source inépuisable d'histoires plus ou moins merveilleuses... Mais comment s'y retrouver parmi toutes ces figures ? Dans les contes traditionnels, les sorcières sont souvent fort laides, sèches et ridées, voûtées, puantes et vêtues de haillons. Il en est même des borgnes, des bossues, des bigleuses, des boiteuses et parfois des bègues ! Avec en prime des cheveux gris et mal tenus, un regard par en dessous, cruel et ironique et un nez crochu garni de verrues. Mais si toutes les sorcières ressemblaient à la Baba Yaga ou à la vieille de *Mauvaise Rencontre*, ce serait trop simple ! La marâtre de Blancheneige, Mélusine ou Viviane sont des créatures de rêve qui incarnent la perfection. Et puis, n'oublions pas qu'une sorcière digne de ce nom peut aussi changer d'apparence – c'est le cas de la sorcière de la barque de pierre ! – et avoir un physique des plus banals qui soient : François le savetier ne s'est pas rendu compte tout de suite qu'il était marié à l'une de ces créatures...

Le plus souvent, la sorcière traditionnelle a conclu un pacte avec le diable, comme la fille aux yeux verts que combat le soldat Igor. Elle est donc extrêmement maléfique, il faut se méfier d'elle et croiser les doigts dans son dos lorsqu'on rencontre son regard... Mais que dire alors de Mélusine, victime d'un sort funeste, que dire de la bonne Tante Arie ? Et de Viviane aussi ? Grâce à l'aide de Satan, la sorcière a de grands pouvoirs, entre autres celui de mettre dans le cœur d'un homme un amour criminel pour la femme d'un autre et réciproquement. Elle peut aussi vous inspirer la haine, l'envie et la jalousie, comme Catir Flannagan. Il lui est fort possible d'empêcher un homme ou une femme d'engendrer, ou de leur ravir leur enfant, sitôt né. Raiponce en est la preuve vivante. Elle peut vous jeter le mauvais

œil et même vous ôter l'usage de la raison, si ça lui chante. Elle peut vous nuire, vous appauvrir et bien sûr, vous faire mourir, surtout si vous êtes un petit enfant ; elle vous dégustera alors lentement, comme la vieille de *Mauvaise Rencontre* s'apprêtait à le faire.

Mais il existe aussi la « bonne sorcière », la bonne fée, qui vous enchante dans les deux sens du terme et vous prodigue ses dons inépuisables. Lorsqu'elle est aussi femme que Mélusine ou que Viviane, les histoires de sorcières deviennent très vite histoires d'amour...

Tout en contrastes, entre douceur et cruauté, entre frayeur et émerveillement, les sorcières sont, décidément, insaisissables...

C'est pour toutes ces raisons que j'adore les sorcières. Parfois malignes, rusées, rouées, belles à ravir et parfois contrefaites, terribles mais vite bernées. Et, si j'ai eu plaisir à composer ces contes issus d'histoires traditionnelles et de légendes, j'espère que vous en avez eu à les lire. Il ne me reste plus qu'à souhaiter que celles-ci vous aient inspirés, car, des histoires de sorcières, il en est encore des milliers à inventer !

Léo Lamarche

Dès ses sept ans, Léo a décidé de devenir sorcière. Aussi, un peu plus tard, a-t-elle étudié les grimoires oubliés. Mais l'art de la magie et celui de la sorcellerie nécessitent des ingrédients fort insolites et souvent introuvables, comme la mandragore, qui pousse au gibet des pendus, la bave de crapaud ou la fiente de renard. Allez donc trouver un crapaud, en plein Paris !

Alors, faute de matière première, Léo a abandonné cette carrière pour tenter de devenir une magicienne des mots et enchanter son monde, par ses histoires...

Alban Marilleau

C'est à Angoulême, non loin du domaine de Mélusine, que je pratique assidûment le dessin dans mon atelier.

Quand on m'a proposé d'illustrer des vies de sorcières, je me suis dit que c'était l'occasion rêvée pour remettre un pied dans leur royaume mystérieux. Dans mon enfance, j'avais en effet l'habitude de le fréquenter en lisant les contes de Perrault illustrés par Gustave Doré. J'étais fasciné par la beauté de ces gravures.

J'ai connu le même plaisir en découvrant les textes tout en clair-obscur de Léo Lamarche et en dessinant ces forêts sombres aux arbres tortueux, ces dames aux silhouettes parfaites ou contrefaites qui hantaient mes souvenirs. Quel regret quand il a fallu les laisser à leurs sorts, sabbats et autres messes noires !

En espérant que ce livre vous aura rendu heureux d'aller à leur rencontre, au plus profond de ces forêts dont on ne revient jamais vraiment...

-
- 1 Assemblée nocturne de sorciers et de sorcières.
 - 2 C'est ainsi que l'on nommait autrefois les fées.
 - 3 Liqueur à base de miel.
 - 4 Ample manteau souvent fourré.
 - 5 Coupe en bois.
 - 6 Variété de salade à petites feuilles, que l'on nomme aussi mâche ou raiponce.
 - 7 Rivière qui coule dans le Jura.
 - 8 Dieu des songes.
 - 9 La traduction du sortilège en langage humain donne à peu près cela :
— *Balai, balai, emporte-moi*
Au-dessus des plaines et des bois
Au-dessus des haies, des futaies,
Jusqu'au cœur secret des forêts.
 - 10 Grande aiguille.
 - 11 Maisonnette.
 - 12 Livres de prières.
 - 13 Chacune des pièces de bois qui servent à atteler un cheval.
 - 14 Petite pièce où l'on prend un bain de vapeur.
 - 15 Petites gaufres en forme de cornet.
 - 16 Baguettes servant de fouet.